

**Regards**  
sur l'histoire  
de **La Seyne-sur-Mer**

---

---

**Des hommes et des femmes  
qui ont fait La Seyne**

compte rendu du colloque

du 17 novembre 2007

n° 8

# Remerciements

Nous remercions

**Jean-Michel Boned**, directeur du village de vacances de CRE RATP pour son accueil amical,

**Christian Carret** et la **Société de Protection de l'Enfance**,

Les intervenants pour leur disponibilité,

Les membres de l'association qui ont participé à l'élaboration de la revue,

**Madeleine Arnaud-Tourrier, Mme Beaulieu, Alain Bitossi, le Musée Balaguier, Vincent Buzançais, Claude Castel, Marius Curelli et sa famille, André David, Francis-Paul David, la Communauté d'Emmaüs, Igor Fédoroff, Philippe Genet, Maurice Jean, Roselyne et Jacques Prangé, Arlette et Marius Tassy,**

et tous ceux qui, par leur témoignage, ont contribué à faire avancer la recherche historique à La Seyne.

Revue publiée avec les concours suivants :



Ville de La Seyne-sur-Mer



Région



Provence-Alpes-Côte d'Azur

<b>Sommaire</b>	<b>p. 3</b>
<b>Yolande Le Gallo,</b> Editorial <i>Des hommes et des femmes qui ont fait La Seyne</i>	<b>p. 4</b>
<b>Philippe Dubois,</b> <i>Toussaint Merle, homme de résistances</i>	<b>p. 5</b>
<b>Aline Grellet,</b> <i>Le hameau des Sablettes de Fernand Pouillon</i>	<b>p. 11</b>
<b>Joséphine Moretti,</b> <i>Les bastides de la bourgeoisie sur le territoire seynois</i>	<b>p. 17</b>
<b>Lucas Martinez, Françoise Manaranche,</b> <i>Philip Taylor, père des Forges et Chantiers de la Méditerranée</i>	<b>p. 24</b>
<b>George Sand</b> <i>Tamaris (extraits)</i> <i>Mis en forme par Andrée Bensoussan, Yolande Le Gallo, Annick Maurières</i>	<b>p. 29</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>p. 35</b>

# Des hommes et des femmes qui ont fait La Seyne

En 1657, le village de La Seyne (La Seine, selon l'orthographe de l'époque) se détache de celui de Six-Fours. La Seyne, ville nouvelle, naît et se distingue en se tournant vers sa vocation maritime, sous des formes diverses, qui perdure pendant 350 ans.

Dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, les deux tiers des Seynois vivent du négoce maritime et de la conduite des navires. Les caravaneurs seynois aux noms familiers - Beaussier, Tortel, Daniel, Denans et les autres, Guigou, Noël, Coulomb, Roux, Lombard, forment cette première bourgeoisie qui investit dans la terre et construit les bastides de rapport et de villégiature que décrit **Joséphine Moretti**. Leur succèdent les notables toulonnais qui trouvent, dans le quartier nord de La Seyne, les terres nécessaires « pour vivre bourgeoisement », terres devenues rares près de Toulon. Ces hommes - et les femmes de ces familles - ont laissé des traces, encore visibles quand elles n'ont pas disparu sous les coups de bouts de l'urbanisation, espaces agricoles et de plaisir qui ont précédé les grands chantiers navals. Communément, on les fait naître en 1856 avec la création de la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée (FCM).

**Françoise Manaranche** (en l'absence de **Lucas Martinez**) nous a rappelé que la construction navale industrielle seynoise s'est développée dès 1830 grâce au savoir-faire d'ingénieurs anglais, les frères Evans et surtout en 1845 Philip Taylor. Taylor comprend l'importance de la marine, de l'autre côté de la rade, pour la nouvelle industrie navale. Atypique, il s'intéresse au sort de ses ouvriers, et, par exemple, crée la première société de secours mutuel. A la même époque, la villégiature d'hiver devient à la mode sur le littoral

méditerranéen. **George Sand**, avant Michel Pacha, a découvert Tamaris « plus beau que le fameux Bosphore ». La réédition récente du roman de Sand, *Tamaris*, commenté et annoté par **Nathalie Bertrand**, a été l'occasion de redécouvrir le Tamaris de George Sand, agricole, végétal, maritime. L'infatigable marcheuse nous donne envie de suivre ses pas dans les paysages intemporels parcourus pendant quatre mois seulement. En venant en convalescence à Tamaris, George Sand suit les conseils de son ami poète Charles Poncey, lui-même propriétaire d'un cabanon de plage aux Sablettes. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le village des Sablettes connaît les aménagements de Michel Pacha, les débuts de la balnéarité et le premier tourisme populaire. Les Sablettes s'étendent avant d'être détruites par l'occupant allemand à la fin de la Seconde Guerre. Fernand Pouillon, connu pour ses constructions à Marseille, à Aix-en-Provence, les reconstruit. **Aline Grellet** s'est attachée à montrer comment l'architecte a eu le souci d'associer les futurs résidents à son projet, de construire à moindre coût et d'inventer une station balnéaire

de son temps qui, aujourd'hui, aurait besoin d'être préservée.

A l'époque de la reconstruction des Sablettes, le maire Toussaint Merle et son conseil municipal organisent aussi la reconstruction de la ville. Le nom de Toussaint Merle rappelle celui du « bon temps » de La Seyne, celui de l'après guerre, des trente glorieuses, où tous les espoirs étaient permis pour la population ouvrière seynoise. **Philippe Dubois** a présenté l'homme de toutes les résistances, celui du courage et de la volonté : résistance à l'occupant, résistance aux autorités de tutelle, prises de position parfois contestées, grande liberté d'esprit dans la gestion municipale.

Pour ce 8<sup>e</sup> colloque, « des hommes et des femmes qui ont fait La Seyne » ont été mis à l'honneur. Nous aurions

aimé que d'autres manifestations mettent en valeur l'histoire riche et variée de La Seyne, ville originale dans la région<sup>1</sup>. Et rappelons-nous les paroles de Louis Aragon : « Il faut se souvenir de l'avenir ».

1 - A l'occasion de la manifestation annuelle « Lire en fête » 2007, la bibliothèque municipale a publié un catalogue des publications sur La Seyne-sur-Mer « Ville de mer aux quarante collines ».



Fontaine en céramique émaillée vert-foncé de Jean Amado

# Toussaint Merle (1911 - 1969)

## *homme de résistances*

Lorsque, le 25 octobre 1947, les Seynois élisent la liste d'Union Républicaine et Résistante et de Défense des Intérêts Communaux, menée par Toussaint Merle, ils choisissent surtout de voter pour les résistants qui ont libéré la ville, et dont beaucoup sont issus du parti des « 75 000 fusillés ». Ils ne savent pas encore qu'ils choisissent comme édile un homme qui va rester 22 ans à la tête de la ville, jusqu'à ce que la mort l'emporte pendant son cinquième mandat.<sup>1</sup>

### Du Résistant à l' élu du peuple

Ce Seynois de souche, né le 31 mars 1911, fils d'un ouvrier serrurier des Forges et Chantiers de la Méditerranée (FCM) et d'une mère issue de l'immigration italienne<sup>2</sup>, devenu instituteur en 1931 après trois ans d'École normale<sup>3</sup>, entre dans la Résistance dès 1940 après avoir contacté les chefs seynois, Georges Monaco et François Cresp. Il prend la carte du parti communiste français (PCF) en mai 1941, participe à la création de l'Echo seynois en décembre 1942, dans lequel il critique avec ses camarades le régime de Vichy, les Allemands et la municipalité mise en place par les hommes du maréchal Pétain. Il devient responsable du secteur seynois du PCF jusqu'en janvier 1944. Envoyé ensuite à Chamonix comme instituteur pour les enfants réfugiés, il ne tarde pas à prendre contact avec la résistance locale. Il intègre les Francs Tireurs Partisans, devient président du Comité de Libération de Chamonix et assure le secrétariat de la Fédération communiste de Haute-Savoie.

Ces fonctions administratives ne l'empêchent pas de collaborer au journal du mouvement, *Le travailleur alpin*, et de participer à des actions militaires, comme en 1944 où, avec ses camarades, il bloque une colonne blindée qui cherche à remonter la vallée vers Chamonix.



A la Libération, il peut revenir en mars 1945 à La Seyne, où il devient membre permanent du Parti<sup>4</sup> et renonce provisoirement à son poste d'enseignant (*au mois d'avril*). Il est élu, cette année-là, conseiller général du canton de La Seyne, conseiller de la République. Il est choisi comme tête de liste du parti communiste lors des élections municipales d'octobre 1947 pour succéder à la municipalité de Front national<sup>5</sup> menée par le docteur Sauvet. Cet homme qui est élu le 25 octobre 1947 est considéré par beaucoup, tant parmi ses amis politiques que chez certains de ses adversaires d'alors, comme exceptionnel.

S'il se veut quelconque, un Seynois comme les autres, on dit de lui qu'il est un travailleur infatigable, qui s'oblige à un rythme

de vie effréné. Il partage sa vie entre son bureau de l'Assemblée nationale lorsqu'il y est élu, le Conseil général, la mairie, la préfecture où il se rend très souvent pour défendre ses dossiers. Ses week-ends sont dédiés au Parti et aux différentes manifestations culturelles et sportives organisées dans la cité. De plus il reprend son métier d'enseignant en 1959, et ce jusqu'à sa retraite en 1966, à Martini puis au collège Curie.

Tous les matins, il se rend à la mairie à pied, en profite pour rencontrer les Seynois, avant d'accueillir les employés



### L'hôtel de ville de La Seyne-sur-Mer (1959) - Architecte : De Mailly, grand prix de Rome

municipaux dès l'ouverture des bureaux. Il est ainsi selon les vœux du Comité central « *communiste et maire 24 heures sur 24* ». C'est qu'en 1947, la ville a bien besoin de cette énergie et de ce volontarisme. Qu'on en juge : 65% de la cité a été détruite par les bombardements américains du 29 avril et du 11 juillet 1944. Alors qu'elle accueillait 27 073 Seynois en 1936, la commune ne compte plus que 26 172 habitants en 1946. La municipalité du docteur Sauvet, qui regroupait toutes les sensibilités de la Résistance, a commencé à oeuvrer. Des équipes de volontaires travaillent au nettoyage et à la reconstruction de la ville, mais la tâche à accomplir est encore immense. Il faut par ailleurs créer le réseau d'adduction d'eau, le tout-à-l'égout, construire des écoles et de nouveaux logements pour rendre à La Seyne sa place de deuxième ville du Var. Toussaint Merle va s'atteler à la tâche avec l'aide des élus de son conseil municipal.

### Reconstruction et modernisation de la ville

Il met en place un office d'Habitations à Bon Marché (HBM) <sup>6</sup>, dès le 13 septembre 1948, qui devient en 1950 l'Office Public Municipal des Habitations à Loyer Modéré (OPMHLM). Toussaint Merle en sera le président jusqu'à sa mort et

s'impliquera toujours beaucoup. Afin de profiter de l'expérience de maires qui ont déjà mis en place des politiques de logement social, il se rend dans la « *banlieue rouge* » parisienne et y rencontre de nombreux élus. Il peut alors lancer une politique ambitieuse de construction de logements sociaux. Plusieurs ensembles sortent de terre, comme Saint-Antoine <sup>7</sup>, Cavaillon <sup>8</sup> aujourd'hui disparu, ou la Rouve et Max Barel <sup>9</sup>. La cité la plus emblématique, Berthe, voit le jour en 1960. Toussaint Merle et son équipe ont fait la preuve d'un esprit novateur, puisqu'ils font construire de petits immeubles de deux étages, et des maisons individuelles. Quant à la « *Banane* », elle comporte des duplex qui donnent sur une place où l'on trouve des commerces, et qui doit devenir un lieu de convivialité. La municipalité cherche ainsi, comme Toussaint Merle l'affirme lors du discours d'inauguration de la cité, à créer l'embryon, le « *noyau d'une future ville* ».

### Le Floréal pour les rapatriés d'Algérie

La construction d'ensembles plus imposants ne sera envisagée que plus tard ; il faut pour comprendre cela se plonger dans le contexte démographique seynois des années 60. Entre 1962 et 1968, la population de la ville s'accroît de 10 200 administrés, soit une progression de 67% contre 29% pour Toulon.

Cette explosion démographique s'accompagne d'une augmentation des prix du foncier. Cela explique la nécessité de construire rapidement des immeubles capables d'accueillir des populations nombreuses à la recherche de logements décentes. Il faut enfin se rappeler qu'en 1962 arrivent les familles rapatriées d'Algérie, qu'il faut loger en urgence. Nombre d'entre elles vivent dans des appartements inadaptés du centre-ville, tandis que d'autres n'hésitent pas à squatter certains logements restés vacants, notamment sur la Corniche de Tamaris <sup>10</sup>. C'est ainsi que les immeubles du Floréal, d'abord destinés aux Seynois en attente d'un toit, vont être prioritairement attribués à ces familles pieds-noirs. Sur les 148 premiers appartements mis en service dans cette cité le premier juillet 1965, seuls quatre ou cinq ne sont pas occupés par cette population <sup>11</sup>. Lorsque la cité sera achevée, 486 familles rapatriées auront trouvé un foyer au Floréal. Madame Bechet, ancienne assistante sociale municipale, affirmera lors d'un entretien <sup>12</sup> que Toussaint Merle voulait leur donner autant d'aide que ce que la municipalité pouvait se le permettre, ce qui prouve bien l'ouverture d'esprit d'un maire qui bien qu'ayant combattu ardemment la colonisation de l'Algérie, éprouve alors un sentiment de compassion pour ces rapatriés qui subissent une situation difficile.

Toussaint Merle et son équipe se lancent dans une politique beaucoup plus ambitieuse.

### Un service social municipal

L'aide sociale se développe à la suite d'un conflit avec les autorités de tutelle. Les bureaux de bienfaisance sont remplacés en 1950 par des bureaux d'aide sociale, et les conseillers municipaux ne doivent plus représenter selon la nouvelle loi qu'un tiers du conseil d'administration, alors que les agents préfectoraux occuperont désormais les deux tiers des sièges. Par ailleurs, les demandes d'aide sociale ne seront plus étudiées par la municipalité, mais par des agents de l'Etat. C'est pourquoi le 20 novembre 1951 le Conseil municipal réagit vivement en affirmant qu'il « *importe de combattre très sérieusement (la volonté de l'Etat) avant que ne soient pris les règlements d'administration publique* ». On prend contact avec les Seynois qui sont concernés par ces mesures, on les pousse à protester avec le Conseil, on alerte les parlementaires, en vain. En désespoir de cause, Toussaint Merle, et ses adjoints, dont Josette Vincent, en charge de l'action sociale, décident de créer un

## Une politique sociale ambitieuse

Mais l'équipe municipale doit aussi s'occuper d'autres chantiers, liés aussi à la situation de La Seyne à la fin de la guerre. Il en est ainsi de l'action sociale, qui est embryonnaire en 1947. Alors que jusqu'à présent celle-ci se limite à un bureau de bienfaisance qui fournit aux plus pauvres des vivres, des vêtements, ou encore une allocation mensuelle,



**Le Lycée Beaussier (1960)**

service social municipal. Les autorités de tutelle n'auront ainsi plus qu'un droit de regard très faible <sup>13</sup>. Ce centre fonctionne dès 1951, grâce au recrutement d'assistantes sociales.

### Le « Centre »

Le Conseil municipal lance aussi un projet très ambitieux de Centre Médico-Social (CMS) unique dans la région, qui permettra aux Seynois de se soigner dans des conditions optimales sans avancer le règlement des consultations. C'est une réussite, malgré l'opposition très nette de l'Ordre des médecins qui refusait de voir naître cette structure. Le maire bénéficie en effet du soutien du personnel municipal, de la population seynoise, et surtout de quelques médecins comme le docteur Raybaud qui acceptent courageusement de participer à cette aventure <sup>14</sup>.

### Les anciens et les jeunes

La municipalité concentrera aussi ses efforts sur deux catégories de population fragiles, les personnes âgées et les jeunes. Le maire institue dès le début de son mandat une aide en nature aux anciens, qui vivent souvent dans la misère et le dénuement. Il leur fait distribuer une carte, qui donne droit au repas de Noël dans le réfectoire du collège Curie <sup>15</sup>, à des colis de vivres et à des vêtements. Il leur fournit aussi du bois (*souvent coupé par des bénévoles*) et du charbon, ce qui sera plus tard remplacé par une allocation chauffage. Il tient aussi à offrir aux plus démunis des vacances ; ainsi, dès que la mairie fait l'acquisition de ses colonies, il dédie un bâtiment de la Motte aux anciens de La Seyne, afin, comme il le disait, qu'ils « puissent changer d'air » <sup>16</sup>.

La jeunesse est aussi une priorité de la municipalité. Celle-ci se bat constamment avec l'Etat afin de doter La Seyne d'un

ensemble d'écoles primaires et de maternelles capables d'accueillir tous les enfants, avec un succès incontestable. Pour arriver à ses fins, elle n'hésite pas à acheter les terrains, à mettre du personnel municipal à disposition afin de rendre les établissements plus rapidement opérationnels, ou encore à faire le siège de la préfecture ou d'autres établissements publics pour pousser les dossiers seynois. Toussaint Merle crée aussi la première crèche du Var « *Emile Combes* », et un jardin d'enfants sur le port. Celui-ci a la particularité de prodiguer le même enseignement que les maternelles dont le maire déplore la pénurie à La Seyne. Il contourne donc le problème en créant cette structure municipale. Par ailleurs,



**Le Centre Médico-Social  
Odette Casanova**



afin de soutenir les enfants ayant souffert de la guerre et jugés déficients, il lance une initiative très originale et avant-gardiste : la création d'une école de plein air, composée de deux classes et qui utilise une pédagogie active. Une fois encore, la municipalité doit faire face à des blocages venant des autorités de tutelle. Elle va cependant jusqu'au bout de son projet, en faisant notamment appel à des maçons, camarades du Parti <sup>17</sup>, pour achever les travaux de construction des bâtiments. L'école de plein air ouvre en janvier 1957, et accueille de nombreux enfants en rupture scolaire, leur permettant de réintégrer ensuite l'institution.

C'est ainsi que Toussaint Merle et son équipe se sont progressivement fait aimer par une part non négligeable de la population seynoise. Il n'en demeure pas moins que durant ces 22 années, le conseil municipal fut en conflit ouvert avec ses autorités de tutelle, comme nous avons déjà pu le remarquer, et ce parfois de façon très dure.



**Le jardin d'enfants avec sa directrice Marguerite Dauban - Noël 1963**

## **Toussaint Merle à la tête des résistances municipales**

### **Contre les choix gouvernementaux**

Ces mauvaises relations commencent en fait dès 1944, sous la municipalité du docteur Sauvet, qui comprend déjà un certain nombre de membres du parti communiste. Elles continuent de se détériorer sous les mandats de Toussaint Merle. Son équipe ne cesse en effet de contester les choix gouvernementaux et de reprendre les critiques nationales du Parti, qui est en rupture avec le reste de la classe politique depuis 1947, année du départ forcé des ministres communistes du gouvernement. Le conseil municipal s'oppose ainsi à l'aide fournie par les autorités américaines afin de reconstruire les pays

européens qui en font la demande (*le plan Marshall*), il dénonce l'utilisation des fonds publics destinés à la Défense nationale et propose qu'on alloue ces budgets à l'enseignement et à la reconstruction du pays...

### **La naissance de la commune de Saint-Mandrier**

En 1950, les autorités de tutelle décident de détacher Saint-Mandrier de La Seyne, ce dont on débattait en vain depuis 1910. Cette décision cache-t-elle des arrières pensées politiques ? Grâce à l'article 11 de l'ordonnance 45-2995, elle provoque des élections anticipées dans les deux communes, ce qui pourrait permettre de chasser Toussaint Merle de la mairie et de donner la nouvelle commune à la SFIO<sup>18</sup> (*on vote traditionnellement pour ce parti dans le village*), et, de toute manière, de diminuer l'influence de La Seyne qui perdra quelques centaines d'habitants et ne disposera plus d'une base militaire sur son territoire. Les élections ont lieu le 18 juin 1950 et reconduisent triomphalement Toussaint Merle et son équipe.

### **Pour le mouvement de la paix**

Mais les ennuis ne font que commencer. La municipalité soutient l'appel de Stockholm pour la paix en 1950, qui demande la prohibition des armes nucléaires. Elle prête des locaux à l'antenne seynoise de l'Association pour la paix et des bulletins municipaux soutiennent le mouvement en reprenant son discours. Le préfet prend ce prétexte pour suspendre Toussaint Merle pour un mois, affirmant que l'argent public ne peut être utilisé à de telles fins de propagande. Le maire est durant cette période remplacé par une délégation, et ce malgré le soutien du conseil municipal et d'une partie de la population qui manifeste pour la suspension de cette mesure. Ce conflit ne décourage pas le maire qui a pu juger de la force de réaction de son adversaire institutionnel, et le conseil municipal persévère dans ses motions de défiance à l'encontre du gouvernement, notamment pour sa politique algérienne <sup>19</sup>. Mais il doit aussi faire face à d'autres adversaires tout aussi déterminés.

### **Le « frère ennemi »**

Il combat ainsi durant tous ses mandats les représentants seynois de la SFIO, notamment par articles de presse interposés, parus sous la rubrique « *l'estancaire* » dans *Le Petit Varois*, où il répond aux attaques de Monsieur Midon dans *République*.



### Toussaint Merle inaugure le Club Antarès avec son fondateur Jean Pinson

Il doit aussi composer avec les maires des communes voisines, comme Six-Fours, où l'on refuse durant son mandat de député de lui fournir un local pour recevoir les administrés, l'obligeant à tenir sa permanence dans un bar de la ville.

Durant 22 années, Toussaint Merle doit se battre constamment, à la fois pour reconstruire puis moderniser la commune, et à la fois défendre ses opinions sur la politique nationale et

internationale du pays. Le 24 mai 1969, après une visite au foyer des anciens, rue Jacques Laurent, il se rend au parking des Esplageoles pour récupérer son véhicule. Il s'effondre, victime d'une attaque cardiaque. Il meurt à l'hôpital malgré les tentatives des médecins pour le ranimer.

Les obsèques se déroulent le 26 mai 1969. Entre 15 000 et 20 000 Seynois rendent un dernier hommage à celui qui a contribué de façon décisive à la naissance de La Seyne contemporaine. ■

- 1 - Il est élu le 25 octobre 1947, puis le 10 juin 1950, le 26 avril 1953, le 15 mars 1959, et le 14 mars 1965. et sera aussi député de la circonscription de 1956 à 1958 et de 1967 à 1968. et Conseiller général de la Libération à 1967.
- 2 - De Buti en Toscane.
- 3 - Promotion « *l'Avenir* », où il rencontre Marius Autran.
- 4 - Parti communiste français
- 5 - Qui n'a bien évidemment aucun rapport avec le Front national créé en 1972 par Jean Marie Le Pen.
- 6 - Réclamée par le docteur Sauvet le 10 octobre 1947.
- 7 - 48 logements en 1952.
- 8 - 20 logements en 1955.
- 9 - Respectivement 43 logements en 1957 et 108 logements en 1958.
- 10 - Entretien avec Francisque Luminet, le vendredi 9 novembre 2007. Voir article de Gérard Crespo, « *L'arrivée et l'installation des Pieds-Noirs à La Seyne et dans le Var en 1962* », Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-mer, n°3, 2003.
- 11 - Comme me l'a confirmé Francisque Luminet.

- 12 - Réalisé le mercredi 7 novembre 2007.
- 13 - Le maire et certains de ses adjoints se rendent d'ailleurs dans la banlieue rouge pour rencontrer certains maires comme Georges Marrane, d'Ivry sur Seine, qui ont mis en place de tels services.
- 14 - Selon le témoignage de Jean Sprecher (1930-2006), adjoint au maire honoraire, le CMS a contribué à développer la médecine libérale en ville.
- 15 - Ces aides complètent l'allocation vieillesse mise en place par l'Etat français en 1941, et étendue en 1948 à l'ensemble des personnes âgées.
- 16 - Information donnée par Francisque Luminet.
- 17 - Parti communiste français.
- 18 - Section Française de l'Internationale Ouvrière, ancêtre du parti socialiste actuel.
- 19 - Il enverra lors du conflit des colis et de l'argent aux appelés seynois, accompagnés d'une lettre dénonçant le conflit, ce qui entraînera une fois encore une éréaction violente des pouvoirs publics, notamment à l'encontre de Philippe Giovanini, auteur du courrier.

Aline Grellet

Association Mnémosyne

# Le hameau des Sablettes de Fernand Pouillon (1950 - 1953)

Bien des Seynois ne savent pas que le hameau des Sablettes est l'œuvre du célèbre architecte Fernand Pouillon. La pierre utilisée, les éléments architecturaux, les passages couverts rappellent les constructions plus célèbres d'Aix-en-Provence, de Marseille ou d'Alger. Il est vrai que l'originalité architecturale des Sablettes parfois disparaît, dans une occupation humaine et commerciale trop dense. Victime de la Seconde Guerre, le nouveau hameau des Sablettes est sorti de terre à la faveur de la Reconstruction.

## Les Sablettes avant les destructions de la Seconde Guerre mondiale

### L'isthme des Sablettes

Au sud de la ville de La Seyne-sur-Mer, le nom de Sablettes est donné à l'isthme reliant les caps Sicié et Cépet, à l'extrémité sud de la petite rade de Toulon. La création de cet isthme remonte au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Il permet de relier Saint-Mandrier à la terre. Ce tombolo de sable de deux cents mètres de longueur a été planté, au sud de tamaris et au nord de joncs. Cette plage de sable et d'algues émergeant de deux mètres au-dessus du niveau de la mer est le trait d'union entre le quartier de Mar-Vivo et celui de Saint-Elme. Dans ce paysage, l'eau est partout présente, formant la baie face au large, mais aussi plus calme et lisse, dans la petite rade de Toulon.

### Les découvreurs : les artistes et le promoteur de Tamaris

A partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ce paysage a attiré des artistes. Des peintres comme Vincent Courdouan, Eugène Dauphin ou Johan Barthold Jonking vont le faire connaître. Des écrivains comme Charles Poncy, depuis son cabanon de plage aux Sablettes, ou George Sand le temps d'une convalescence à Tamaris, en font la promotion et le font sortir de l'anonymat. Puis c'est Michel Pacha. Le promoteur de Tamaris

et des Sablettes met la bourgeoisie du nord de l'Europe, le temps d'une saison, devant ce paysage et organise ses loisirs.

### Le Provence plage



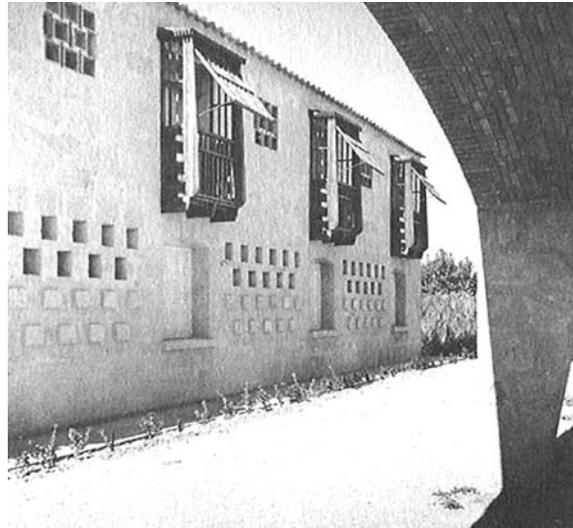
## Le petit peuple seynoï

« A côté de ce tourisme chic, chapeaux fleuris, longues robes soyeuses et panamas volant sous l'effet du mistral, il y a également le petit peuple seynoï et toulonnais qui vient à la journée voir la mer. C'est un régal pour eux d'assister à l'amarrage des barques, à l'étalement des lourds filets, de voir frétiler le poisson sur le quai de Saint-Elme », Marius Autran raconte cela très bien... En ce début de XX<sup>e</sup> siècle, l'engouement pour les bains de mer est tel que les rivages de l'isthme connaissent une grande affluence. Aux cabanons en bois couverts parfois de tôles ondulées, raconte Marius Autran, succèdent, après la guerre de 1914-18, de modestes villas à Maregau.

Le quartier de Mar Vivo connaît, lui aussi, une effervescence. Les Seynoï viennent y chercher les joies de la mer car Mar Vivo, La Verne ou Fabrégas sont moins fréquentés que les Sablettes en été.

La Seconde Guerre mondiale stoppe ce début d'expansion du quartier des Sablettes. Les pêcheurs comme les plaisanciers reçoivent l'ordre de se retirer des rivages et doivent trouver refuge dans les campagnes de l'intérieur des terres. C'est toujours Marius Autran qui raconte cette période : « Les Allemands occupant les habitations au gré de leurs besoins, vont entreprendre de dégager du front de mer les obstacles gênant l'artillerie. La petite école primaire va ainsi être détruite. Les Lavoirs des Sablettes et Saint-Elme aussi. Le Casino des Sablettes devait subir le même sort. Les arbres magnifiques du parc datant de Michel Pacha sont abattus. Le rivage est encombré de kilomètres de fils de fer barbelés, plantés à même l'eau en prévision d'un débarquement ennemi. A cela, s'ajoute le bombardement des Américains qui détruit l'Hôtel Lamy, hôtel de la mer et de la forêt à l'époque, le plan du Lazaret. Tamaris reçut également des projectiles. »

## Une construction sortie du sable en pierre blonde du Gard criblée de trous



Murs claustras, balcons en bois



Place Edouard Lalo

## La reconstruction des Sablettes

### La situation d'après-guerre

Après la guerre, les populations de l'isthme et des environs participèrent à la remise en état des lieux : assurer une circulation normale, ôter les barbelés, déminer la plage et les fonds marins, remettre à l'amarrage les petits bateaux. Il fallait redonner un visage accueillant

### Une architecture à échelle humaine





**Une galerie marchande,  
avenue Charles De Gaulle**

**Une fontaine avec des  
incrustations de Philippe Sourdive**



au quartier des Sablettes. La nouvelle municipalité du docteur Sauvet issue du comité de Libération, composée de résistants de toutes tendances élue démocratiquement en 1945, aura fort à faire. Leurs moyens étaient bien limités, mais il fallait mobiliser les énergies et ouvrir de nouveaux horizons. Lorsque se pose en 1947, la question du remembrement des Sablettes sous la direction de Louis Madeline, architecte en chef, urbaniste de La Seyne-sur-Mer, il reste peu de choses de la petite station balnéaire créée par Michel Pacha à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en bordure de Méditerranée.

L'estimation faite par les Domaines distingue trois secteurs. Le premier est dit de culture, le second est constitué de terrains à bâtir et de jardins, et le troisième se compose de remblais entre le petit port et le débarcadère. A l'ouest un hameau ruiné, le port de Saint-Elme, fait face au village des Sablettes. La voirie est endommagée et insuffisante et la route de la presqu'île de Saint-Mandrier pose un problème majeur. L'isthme des Sablettes en effet, est une bande instable, submergée par mauvais temps. L'édification d'une digue de protection sera donc envisagée dès les premières études. Plusieurs avant-projets seront réalisés avant que le ministère de la Reconstruction ne donne le chantier des Sablettes à Fernand Pouillon.

L'opération de reconstruction des Sablettes par Fernand Pouillon, au début des années cinquante, suit celle des immeubles du Vieux-Port à Marseille. Fernand Pouillon reçoit le soutien du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU), et est chargé de la construction des Deux-cents-logements d'Aix-en-Provence.



**La tête de veau de Louis Arnaud**

### Le village de Fernand Pouillon

La maîtrise d'ouvrage est déléguée à l'association syndicale des Sablettes qui regroupe les sinistrés sous la présidence de Félicien Camille Félix Hugues-Cléry, principal sinistré privé. Devenue en 1948 propriétaire des terrains, elle gère le périmètre de reconstruction. Le financement est assuré par l'Etat, les aménagements publics complémentaires sont pris en charge par la commune et les Ponts et Chaussées.

Attentif à la demande des sinistrés, Fernand Pouillon privilégie la surface des locaux reconstruits. Dans les *Mémoires d'un architecte*, il écrit : « *Sur l'emplacement de l'ancienne agglomération des Sablettes, en bordure d'une magnifique plage, j'imaginai de construire un village traditionnel. L'avant-projet était trop charmant, avec des maisons de pêcheurs basses, des boutiques, des hôtels, des appartements. J'avais 100 millions pour tout cela, et mes braves sinistrés ne devaient pas perdre un mètre carré de la surface déjà misérable des locaux détruits.* »

Le programme de construction est établi pour dix-huit sinistrés en « *préfinancé* ». La plupart d'entre eux sont de niveau



**Des plats en céramique de Carlos Fernandez**

modeste, petits commerçants ou simples résidents, et quelques pêcheurs. Le plus important, Hugues Cléry, grand propriétaire foncier, se prend d'amitié pour Pouillon et, suivant ses conseils, reconstruit une pension de famille (*la Porte du Soleil*) sur sa propriété.

Le hameau des Sablettes comporte 35 logements, 28 boutiques, une pension de famille (*la Porte du Soleil*), un hôtel-restaurant, 5 cafés-restaurants, un établissement de bains (*le Miramar*), un casino (*réalisé par des architectes locaux*), un petit port, une station service.

Les bâtiments de faible hauteur s'organisent le long de deux axes majeurs articulés à partir de la tour à quatre étages de l'hôtel Provence Plage. Une voie principale parallèle au rivage est traitée en rue commerçante percée de passages vers la mer et de placettes méditerranéennes. Les espaces publics, jardins et massifs sont plantés d'essences méditerranéennes. Tournée vers l'extérieur, cette architecture invite à la promenade le long de la mer, avec son esplanade piétonne face à la Méditerranée. Ses passages couverts, murs-claustres de terre cuite, patios, fontaines complètent cette ambiance pittoresque méridionale.

L'ensemble est prévu en pierre blonde du Gard criblée de trous, pierre des carrières de Fontvieille, récupérée sur le chantier du Vieux-Port.

Pour la technique de construction, on note des plafonds à 2,70 m au sol et 2,50 m en étage. En couverture, des tuiles rondes avec génoise traditionnelle. Les murs sont en pierre pré-taillée de 15 à 35 cm d'épaisseur, les planchers en béton armé, et les voûtes minces en briques creuses remplacent les charpentes classiques. C'est Maurice Lageard, jeune ingénieur, collaborateur de Fernand Pouillon qui calcule aux



**Balcons en bois**

Sablettes ses premières voûtes. Il étudie toute une déclinaison de voûtes minces qui abritent des galeries publiques. La conception d'ensemble, le traitement des espaces publics, l'emploi des matériaux traditionnels (*Pierre, brique et bois*) et de nombreux détails confèrent à cette architecture une harmonie et une intemporalité.

### Un chantier modèle

En mars 1952 a lieu la présentation de la maquette au salon des Arts Ménagers à Paris. Le chantier rondement mené par Fernand Pouillon qui s'y rend chaque samedi dure neuf mois environ. L'organisation des entreprises travaillant sur les Sablettes est contrôlée par la société d'études techniques de bâtiment (SET), créée pour le chantier de la Tourette à Marseille. La SET est payée par les entreprises (*un à un et demi pour cent*). « *Je n'avais plus besoin d'entrepreneur général* », dit Fernand Pouillon.

L'année 1953 est celle des finitions et des bilans. Celle des interventions artistiques aussi. Il faut cependant noter un retard pour la réalisation des espaces publics et des réseaux. Pouillon se montre sans cesse préoccupé des retards que supportent les sinistrés. En cette période de crise du logement, la valeur de l'architecte se mesure aussi à la capacité de maîtrise des délais de réalisation. Pierre récupérée, voûtes au lieu de charpentes dans cette période où le bois coûte cher, terrasses couvertes et solariums financés en espaces publics, mais privatisés de fait rapidement, Fernand Pouillon recherche mille astuces, techniques et juridiques, pour réduire le montant à la charge des sinistrés tout en augmentant les prestations.

### Un esprit méditerranéen

L'architecte du hameau des Sablettes a résolument choisi un parti pris méditerranéen : toits de tuiles roses et génoises, terrasses et patios privatifs, murs claustras en terre cuite, galeries publiques couvertes. Le second œuvre et les arts appliqués enrichissent l'ensemble d'une foule de détails apportant surprise et fantaisie : calades en galets, menuiseries, décors de céramique émaillée.

Les artistes aixois, amis ou collaborateurs de Pouillon, apportent leur collaboration au chantier. Jean Amado réalise place Edouard Lalo, près du rond-point des Sablettes, une fontaine en céramique émaillée vert-forcé. Louis Arnaud sculpte une monumentale naïade accroupie et la tête de veau en enseigne de la boucherie dans le fond de la place Jean Lurçat. Philippe Sourdive livre des céramiques décoratives, sous forme de carreaux multicolores. Carlos Fernandez incruste des plats en céramique sur le mur de l'hôtel. Durant cette période, tous ces éléments pittoresques sont des constantes de la production de Fernand Pouillon.



**Façade réhabilitée du Golfe Hôtel**

Pour les plantations, l'architecte sélectionne des palmiers, des platanes, des pins parasol sur la place du marché des Sablettes, des oliviers dans le jardin public. En massif, il plante des lauriers, des pittosporums, agaves, yuccas. Dans ses mémoires, il note : « *Le décor apparaissait partout, le village était fait pour tourner un film* ».

Au-delà de son esprit régional, le village des Sablettes est un modèle expérimental, il invente la station balnéaire d'après-guerre, mélange de savoir-faire traditionnels et d'innovations techniques avec un grand souci d'adaptation au site.

### Passage couvert esplanade Henri Boeuf



## Aujourd'hui, que devient Les Sablettes, quartier modèle ?

Le succès touristique des Sablettes a contribué à la dénaturation de ce quartier. La pension de famille a été démolie au profit d'un immeuble de rapport de quatre étages. Disparition du jardin public. Le *Miramar* est devenu une discothèque avec en extension, un café, le *Palais des Sables*. Il y a une prolifération d'enseignes publicitaires en tous genres, de réseaux techniques en façade, une annexion de beaucoup de passages couverts et de galeries. Un immeuble de plusieurs niveaux (*Caisse d'Epargne*) a été édifié sur le front de mer en 1995. Alertés, les pouvoirs publics engagent une action de sauve-

garde au début de 1991. L'Etat mène, de son côté, une étude patrimoniale dirigée par la Direction régionale des affaires culturelles tandis que la ville finance la création d'une zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysagé (*ZPPAUP*) qui vient juste d'aboutir.

Comment sauver l'âme des Sablettes ? Cette station visitée par de nombreuses délégations qui fit l'objet d'une publication dans « Techniques d'Architecture » en 1954 a perdu aujourd'hui sa lisibilité architecturale.

Le parc Fernand Braudel, sur l'isthme des Sablettes, atteste depuis 2000 des efforts de la municipalité pour revaloriser l'isthme et sensibiliser les habitants à ce patrimoine architectural. ■



## Fernand Pouillon (1912-1986)

**D**e 1929 à 1934, Fernand Pouillon étudie l'architecture à l'école nationale des beaux-arts de Marseille puis de Paris. Le moment de la reconstruction de la France lui permet de créer son agence en association avec René Egger. Séducteur, aimant les contacts humains, son succès est grand auprès des maires de Marseille, d'Aix-en-Provence et d'Alger qui vont favoriser ses plus grosses commandes. Les premiers grands ensembles naissent ainsi : la Tourette dominant le Vieux-Port, les 200 logements d'Aix, les grandes cités d'Alger.

Mais le scandale immobilier de l'ensemble du Point-du-Jour à Boulogne-sur-Seine qu'il réalise sur l'emplacement des

usines Salmson aboutit à son incarcération en 1961. Il s'évade mais se présente à son procès et est condamné à trois ans de prison. C'est alors qu'il écrit « *Mémoires d'un architecte* » et les « *Pierres sauvages* ». A sa sortie de prison, il part travailler en Algérie à la réalisation de nombreux complexes de vacances. Sa réhabilitation vient de Georges Pompidou en 1971, et François Mitterrand le nomme Officier de la Légion d'honneur en 1983. Il meurt à 74 ans à Belcastel, dans le château qu'il avait reconstruit.

Fernand Pouillon, malgré une position originale en marge du mouvement moderne est une figure importante de l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle. ■

# Les bastides de la bourgeoisie sur le territoire seynoïse au XIX<sup>e</sup> siècle

Il m'était difficile de ne pas inclure dans une recherche portant sur « *l'agriculture seynoïse au XIX<sup>e</sup> siècle* », les belles demeures raffinées, entourées de parcs, aux grands arbres qui étaient des résidences de plaisir, de villégiature mais aussi de prospères domaines agricoles <sup>1</sup>.

Étymologiquement, la bastide est une construction « *bâtie* » faite de pierres maçonnées, solide et durable. Le cadastre napoléonien, comme les registres cadastraux de l'ancienne Provence, emploient ce terme « *bastide* » pour désigner toute construction rurale, éparsée dans la campagne, quelle que soit sa taille et son importance. Ils ne distinguent pas les bâtiments à vocation uniquement agricole, de taille modeste, appartenant à des paysans, des constructions plus importantes qui comportent des bâtiments agricoles jouxtant des édifices résidentiels dont les propriétaires sont, majoritairement, des bourgeois toulonnais. Seules les bastides appartenant à la bourgeoisie feront l'objet de cette étude. Les constructions appartenant à des paysans sont peu nombreuses sur le territoire seynoïse : les ruraux, ménagers, cultivateurs possèdent une part infime des terres agricoles.

## L'habitat rural seynoïse

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la quasi-totalité de la population seynoïse est rassemblée dans l'agglomération construite autour du port et du site de construction navale. La plaine et les collines entourant la ville sont cultivées mais peu habitées. L'habitat rural, sur ce territoire, reste minoritaire.

Les constructions rurales, éparsées dans la campagne, cadastrées sous le terme « *bastide* » apparaissent, sur le terroir agricole seynoïse, au XVI<sup>e</sup> siècle. Elles sont le fait des paysans six-fournaïses qui quittent le village fortifié pour se rapprocher des terres agricoles, et de riches Toulonnais enrichis dans le négoce. Ils étendent un réseau de possessions rurales dans les quartiers Camp Laurent et Léry, traversés par le chemin médiéval qui relie Six-Fours à Toulon et dans les quartiers Sud, de l'Evescat et du Crotton, facilement accessibles par la mer.

Si les bastides appartenant à la bourgeoisie se développent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le nombre de bastides construites par les paysans diminue. À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, le travail de la terre n'est plus la ressource essentielle, les paysans l'abandonnent au profit d'activités plus lucratives liées à la mer, le commerce maritime et la construction navale <sup>2</sup>. Ils vont vivre dans la ville en plein



La Chenelaye



### **La bastide du fermier du baron Godinot, aujourd'hui détruite**

développement. Les constructions rurales appartenant aux paysans, composées du logement pour l'exploitant, de bâtiments permettant l'exploitation des terres agricoles, les fermes maraîchères, apparaîtront, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec le développement des exploitations maraîchères et florales.

### **Les bourgeois toulonnais dans les quartiers nord, les bourgeois seynois dans les quartiers sud**

Les négociants toulonnais, dès la fin du Moyen-Age, achètent d'abord des terres dans les alentours immédiats de Toulon et y aménagent des domaines campagnards. Ce sont les châteaux de Missiessy, de l'Escaillon, de Malbousquet. Les bastides abondent aux environs de Toulon. Gustave Lambert, dans son livre « *Histoire de Toulon* », déplore leur destruction, pendant la guerre de succession d'Espagne, lors du siège de 1707 : « *On aurait pu se passer de faire abattre tant de maisons de campagne, ce qui a causé une perte inutile à beaucoup de bourgeois* ». Mais au fur et à mesure que l'espace toulonnais se raréfie, ils étendent leurs possessions sur les communes voisines et s'emparent des meilleures terres agricoles du terroir seynois. Ils s'installent dans les quartiers nord (*le long des collines de Piédardan*) et dans les quartiers sud au Crotton, à l'Evescat, à Tamaris, à la Maurelle.

La bourgeoisie seynoise, enrichie dans les activités liées à la mer, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, construit des demeures campagnardes, dans les quartiers Sud de la Seyne : les Plaines,

Fabrégas - quartiers délaissés par les Toulonnais car trop éloignés de la ville de Toulon.

### **A quelles exigences répondent l'achat de terres et l'aménagement d'une bastide ?**

C'est un placement sûr et, quasiment, le seul jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est une résidence secondaire souvent luxueuse, lieu de repos et de loisir, qui permet de fuir la canicule et la chaleur étouffante de la ville enfermée dans les remparts. C'est une terre de rapport, sur laquelle sera organisée, rapidement, une exploitation agricole qui permet à la bourgeoisie d'en tirer de substantiels revenus et de vivre en autarcie.

### **Lavoir de la bastide Arnaud**



## La bastide, une exploitation agricole

Si on fait référence aux différents registres cadastraux, le terme « *bastide* » définit une construction rurale. Mais les actes notariés, des documents administratifs, entendent par ce mot un domaine complet : terres agricoles, bâtiments d'exploitation et d'habitation.

Le terme « *bastide* » a déjà cette signification, en 1406, dans un compte-rendu du procès qui a opposé la « *noble* » Isabelle de Simiane, seigneur de Dardenne, à la cité de Toulon. Les attendus du jugement se terminent ainsi : « *Fait au château de la bastide dans l'appartement inférieur du dit lieu...* »<sup>3</sup>

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'affiche publicitaire présentée par le notaire royal, Gabriel Aube, lors de la mise en vente du domaine Saint-Louis, met en évidence l'exploitation agricole au détriment des édifices résidentiels. « *Un domaine rural... au quartier Saint-Louis ou de l'Evescat... Bâtiments de Maître, de fermier, à deux étages, chapelles, celliers, écuries, grenier à foin, puits, ... puits à roue et bergerie.... complanté en vignes, oliviers, arbres fruitiers, bois, prairies, et jonquières, ... d'un revenu annuel de 4 à 5 000 F.* »<sup>4</sup>

## Rocaille de la propriété Castel à Piédardan



La riche bourgeoisie toulonnaise, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, étend un réseau de possessions rurales sur les communes avoisinantes et dépossède les paysans qui n'ont pas les moyens financiers de lutter contre cette invasion de forains qui s'emparent des meilleures terres agricoles.

La bastide, exploitation agricole, non seulement oriente l'agriculture vers une économie de subsistance, mais encore pèse sur le marché foncier pendant plus de deux siècles.

Les paysans sont dépossédés de la propriété foncière.

Les cultivateurs, ouvriers agricoles habitent la ville -

« *ces villes pleines de paysans* » - et travaillent la terre de la bourgeoisie. Ils deviennent propriétaires d'une partie des terres agricoles, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle.

La Révolution ne favorise pas les paysans pauvres. Les

possessions foncières des immigrés, peu nombreux à la Seyne, profitent aux classes moyennes et supérieures. Antoine Beauissier possède « *La Chaulanne* » magnifique domaine viticole de 20 hectares, située au quartier Camp Laurent, acquis en 1754. La Chaulanne sera vendue en bien national, à un riche négociant en vin toulonnais.

Ces bourgeois qui possèdent des négoce, des charges municipales, achètent des terres et construisent des bastides à proximité de la ville de Toulon, dans un rayon inférieur à 10 kilomètres. Ils s'installent, à La Seyne, dans les quartiers nord, traversés par le chemin médiéval où 60 % des terres agricoles appartiennent à des Toulonnais, dans les quartiers sud, de l'Evescat ou du Crotton - les forains possèdent la moitié de ce quartier - accessibles soit par le chemin cahoteux décrit par George Sand, soit par la mer.

Le notaire Aube a compris que les voies de communication existantes sont un argument de vente : « *Un beau domaine rural, situé au territoire de La Seyne, à un quart d'heure de distance de cette ville [...] à cinq quarts de lieue de Toulon par la terre, d'une communication très facile par la rade...* »<sup>5</sup>



**Bastide La Delphine au quartier Farlède**

## Cabinet d'aisance de la bastide La Maurelle



## Des bourgeois attachés à leur terre

L'achat d'un domaine c'est avant tout des terres de rapport qui produisent tout ce qui est nécessaire à la subsistance de la famille, et un moyen de faire fructifier des capitaux importants. Les propriétés de la bourgeoisie disposent d'équipement agricole moderne et assurent, à leur propriétaire, de substantiels revenus. Les notables achètent des terres et y installent des « *fermiers* » qui n'ont aucune protection juridique. Des baux sont rédigés par le propriétaire terrien. Tous les droits sont du côté de ce dernier, le « *fermier* » n'a bien souvent que des obligations. A partir de 1850, la condition juridique de ces paysans sans terre va considérablement s'améliorer.

Sur ces terres de rapport, agréables à habiter à en juger les fréquents séjours qu'y font la famille David à la petite Garenne et la famille Saurin à la Cruvillière, le logement du propriétaire qui ouvre au Sud, est mitoyen de celui du « *fermier* ». Il est proche des bâtiments d'exploitation : écurie, poulailler, loge à cochon. Les cris des volailles, le passage des bêtes, le bruit des charrettes, la proximité des « *cochonnières* », des tas de fumier, ne semblent pas gêner les propriétaires pendant leur séjour estival.

Ils sont citadins mais ont le goût de la campagne, ils connaissent le travail de la terre. Jean-Marie Théodore David, commissaire des classes, a conscience de la rapidité avec laquelle les sols provençaux s'épuisent. Il insiste, dans le bail qu'il éta-

blit le 26 avril 1814, sur le nombre de cochons, « *véritables machines à produire de l'engrais* » qu'il faut élever au domaine, afin de « *fabriquer* » le plus de fumier possible : « *Le fermier est tenu d'entretenir quatre cochons pour fournir le fumier nécessaire à la terre* ». <sup>6</sup>

Ces bourgeois, ces officiers de marine, ces hommes de loi sont très attachés à leurs terres. Ils arrivent dans leur bastide bien avant les moissons et regagnent leur habitat citadin après les vendanges. Ils participent à la vie du domaine qu'ils administrent eux-mêmes, recrutent et dirigent les saisonniers qui viennent au domaine pour les travaux saisonniers : les moissons, les vendanges, la taille des vignes. Ils parlent le provençal ce qui facilite les relations avec le personnel.

## Le « *fermier* », gardien de la bastide

Le « *fermier* » est un paysan sans terre qui vit toute l'année dans la bastide. Il est beaucoup plus chanceux que les cultivateurs qui vivent dans la ville et qui constituent la masse des travailleurs les plus pauvres qu'embauchent, suivant leurs besoins, la construction navale ou les propriétaires terriens. Il vit dans le domaine. Son logement, situé à proximité de celui du maître, au rez-de-chaussée, est composé, le plus souvent, d'une cuisine, d'une grande salle et à l'étage de deux ou trois chambres. Il assure la bonne marche et la rentabilité de l'exploitation agricole. Il est soutenu par le propriétaire qui lui

## Le clos Saint Louis, aujourd'hui bibliothèque municipale, bastide du XVII<sup>e</sup> siècle





### La bastide Arnaud, quartier des Gabrielles

impose certaines pratiques culturelles, comme cela est précisé dans le bail établi par J.M. Théodore le 26 avril 1814 : « *Le fermier donnera deux œuvres à la terre, savoir la bêchera et la binera en son temps et saison. Il en extirpera le chiendent, ainsi que dans toute la terre, il la taillera en père de famille* ». <sup>7</sup>

Il bénéficie d'une partie des fruits et des légumes récoltés : « *La récolte provenant des figuiers et arbres fruitiers qui se trouvent le long du chemin qui va de l'aire à fouler le blé jusqu'au chemin de Six-Fours, appartiennent au bailleur, les récoltes provenant des autres figuiers et arbres fruitiers appartiennent au preneur* », bail à moitié fruit établi le 8 octobre 1844, par Jean-Baptiste Long, propriétaire au quartier Camp Laurent. <sup>8</sup>

De plus, il partage avec le propriétaire les productions traditionnelles produites dans le domaine : les céréales, le vin et l'huile d'olive. « *Le blé, le vin, l'huile et les figes se partagent, ainsi que les sarments* ». <sup>9</sup> Amélie David, dans le bail qu'elle rédige le 10 mars 1883 partage avec le fermier non seulement les cultures traditionnelles, mais aussi les sarments et les figes. Les figuiers très répandus, dont on faisait sécher le fruit sur des claies de roseaux, sont consommés durant l'hiver ou exportés par les négociants toulonnais vers les pays nordiques.

Le fermier doit non seulement assurer la rentabilité du domaine, mais il a des obligations supplémentaires. Dans le bail du 26 avril 1814, J.M. Théodore David demande au fermier Louis Castellin de livrer les productions du domaine à Toulon où la famille réside l'hiver : « *Le fermier s'oblige à transporter la portion de vin du propriétaire à Toulon [...] L'huile sera également partagée par moitié. La moitié du propriétaire sera apportée chez lui. Les grignons appartiennent au fermier* ». <sup>10</sup>

Dans la bastide, deux mondes opposés, le rural et le citadin, le paysan et le bourgeois, se côtoient, se rencontrent et s'estiment. « *La bastide est le résultat d'une des associations les plus étroites qui soient entre deux classes sociales bien distinctes et à certains égards opposées : les exploitants agricoles et les bourgeois citadins* ». <sup>11</sup> L'un travaille une terre qu'il ne possède pas, l'autre possède la terre et ne la travaille pas.

### La bastide, lieu de villégiature

Dans la bastide se trouvent réunis deux types de bâtiments, ceux utilisés pour la culture, et ceux destinés à la plaisance, aux loisirs où la bourgeoisie affiche sa richesse et sa réussite sociale.



### **Propriété Emmaüs, ancienne propriété David (ou de la Petite Garenne)**

Les riches citadins se contentaient, à la ville, d'une maison d'apparence modeste, proche de leur activité, du port. La famille Saurin, propriétaire de domaine de la Cruvillière habitait, à Toulon, rue de la République. La bourgeoisie seynoïse propriétaire de bastides, vit dans les rues qui entourent le port, rue Baptistin Paul, rue Cyrus Hugues. Ces riches bourgeois ne ressentent pas le besoin d'afficher leur richesse, leur bon goût artistique, qu'ils réservent à leur bastide.

Dans cette demeure campagnarde, la famille bourgeoise séjourne pendant la période estivale, cinq mois environ, afin de fuir la chaleur suffocante et le manque d'hygiène des villes. On vient y respirer « *l'air pur* » de la campagne. Ces demeures sont aussi des refuges lors des épidémies. Les Toulonnais, comme les Seynois, savaient que le moyen le plus sûr d'éviter le ravage de la peste était d'aller se réfugier à la campagne. Lors de la peste de 1720, les notables toulonnais, à l'exception de quelques-uns, dont Louis Beauissier descendant d'une vieille famille seynoïse, fuient la ville, partent respirer le « *bon air* » dans leur bastide et sont peu touchés par l'épidémie. La population, elle, est décimée. « *Les grandes épidémies de peste furent, aussi paradoxal que cela puisse paraître, un facteur non négligeable d'amélioration et d'aménagement des demeures campagnardes* ». <sup>12</sup>

L'aménagement d'une bastide est un travail de longue haleine. Les propriétaires terriens savent utiliser le relief tourmenté du terroir seynoïse, fait de petites plaines aux sols profonds hérissées de collines. Ils construisent leur demeure campagnarde sur la ligne de contact qui sépare la plaine des sols rocaillieux des collines, afin d'éviter les bas-fonds trop froids et humides l'hiver, et où règne une chaleur étouffante l'été. La majorité des demeures bourgeoises du quartier Camp Laurent étaient situées le long des collines de Piédardan. La ligne des bastides correspond à la présence des sources.

La bastide, visible de loin, domine un paysage agricole où s'étendaient, au XIX<sup>e</sup> siècle, les cultures méditerranéennes traditionnelles : le blé, la vigne et l'olivier. Au XX<sup>e</sup> siècle, grâce aux moyens modernes d'irrigation, les terres les plus fertiles se couvrirent de cultures maraîchères et florales.

La demeure bourgeoise est une bâtisse rectangulaire, souvent sans ornement sur la façade principale. Elle comporte deux étages : le premier est élevé, les fenêtres sont grandes et hautes, le deuxième est plus bas, les fenêtres plus petites et abaissées.

Cette demeure cossue ouvre sur une terrasse, vaste et ombragée. On descend de cette terrasse par quelques degrés dans

un jardin où se mêlent des arbustes qui résistent à la sécheresse de l'été (*rosiers, seringas, jasmins, lauriers-roses...*), des grands arbres dont l'ombrage est nécessaire pendant les journées chaudes, des bassins alimentés par des fontaines, des vasques garnies de plantes aquatiques. Les propriétaires sont souvent des officiers de marine, aussi n'est-il pas rare de trouver dans ces jardins des arbres exotiques ramenés des pays lointains.

Très proches de la maison, souvent mitoyens du jardin, le potager et le verger entretenus par le fermier assurent la subsistance de la famille. Dans le verger une grande variété d'arbres fruitiers : abricotiers, pêchers, pruniers, dont les productions s'échelonnent sur plusieurs mois.

Les bastides sont le centre du domaine. On y accède par un portail souvent monumental, composé de piliers surmontés de boules en calcaire. Ses grilles ne sont jamais closes. Du portail part une allée, bordée le plus souvent d'arbres productifs, oliviers ou mûriers.

La bastide porte un toponyme, qui provient souvent du nom de son propriétaire, au féminin : la Chaulanne, la Maurelle, la Ferrandine, la Cruvillière, la Delphine.

Les bastides, dans leur grande majorité, ont disparu du territoire seynoïse, englouties sous le béton avec les terres agricoles fertiles. Peu d'entre elles ont échappé à l'urbanisation et sont encore présentes dans le paysage seynoïse. Citons quel-

ques-unes d'entre elles : le Clos Saint-Louis, la Maurelle, la Petite Garenne (*aujourd'hui propriété d'Emmaüs*), le Château d'Estienne d'Orves à Lagoubran, la Chenelaye. Elles sont les derniers et rares témoins des bastides et maisons de campagnes dispersées dans la campagne seynoïse. Elles restent le témoin d'un monde agricole qui a connu des changements profonds dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. ■

- 1 - Joséphine Moretti, « *L'agriculture des quartiers nord de La Seyne au XIX<sup>e</sup> siècle. D'une agriculture traditionnelle à commerciale* », Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer, n°6, 2005, pp 16-21.
- 2 - Gilbert Buti, « *Marchands caravaniers de La Seyne dans les Echelles du levant* », idem, pp 35-42.
- 3 - Igor Fédoroff et Yvette Roché *Au fil du Béal*
- 4 - Affiche publicitaire : François Guigue, imprimeur - Aix
- 5 - Idem
- 6 - Archives privées : Francis-Paul David
- 7 - Idem
- 8 - Archives départementales du Var, série 3E
- 9 - Archives privées : Francis- Paul David
- 10 - Idem
- 11 - Roger Livet : *Habitat rural et structures agraires en Basse-Provence*
- 12 - Fustier-Dautier : *Bastides et jardins de Provence*, Ed La Nerthe

## Bastide Castel



# Philip TAYLOR

## Un ingénieur anglais à La Seyne

Evoquer la présence d'Anglais dans le sud de la France au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est penser en premier lieu à ceux dont les moyens permettaient d'échapper aux brumes de Londres pour hiverner sur la Riviera française. Philip Taylor, fondateur des Forges et Chantiers de la Méditerranée (FCM) ne fut pas de ceux-là.

### Des ingénieurs anglais dans la région Marseille Toulon <sup>1</sup>

En fait, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, ils furent plusieurs à mettre leur savoir-faire au service de l'industrialisation française. Ingénieurs mécaniciens de formation, ils sont nombreux à compétence égale en Angleterre dans les secteurs de la métallurgie, et rares en France. La modernisation de la métallurgie française va s'effectuer sous l'impulsion de ces ingénieurs (*au Creusot, à la fin du XVIII<sup>e</sup>, Wilkinson a introduit la fonte au coke*). Interrompue par les guerres napoléoniennes, la venue des techniciens anglais reprend et en 1818, on trouve déjà des Anglais et un Américain dans la construction navale à La Seyne ! Mais c'est surtout à partir des années 1830 que la région Marseille-Toulon, engagée à son tour dans la modernisation de ses atouts, se transforme et devient réellement attractive : de nombreux entrepreneurs locaux comprennent que commerce et industrie sont liés et espèrent grâce au port, exporter « *leurs machines à vapeur et autres mécaniques* » vers l'étranger. L'arsenal de Toulon s'est modernisé, la navigation à vapeur commence à supplanter la navigation à voile, le réseau de chemins de fer se construit.

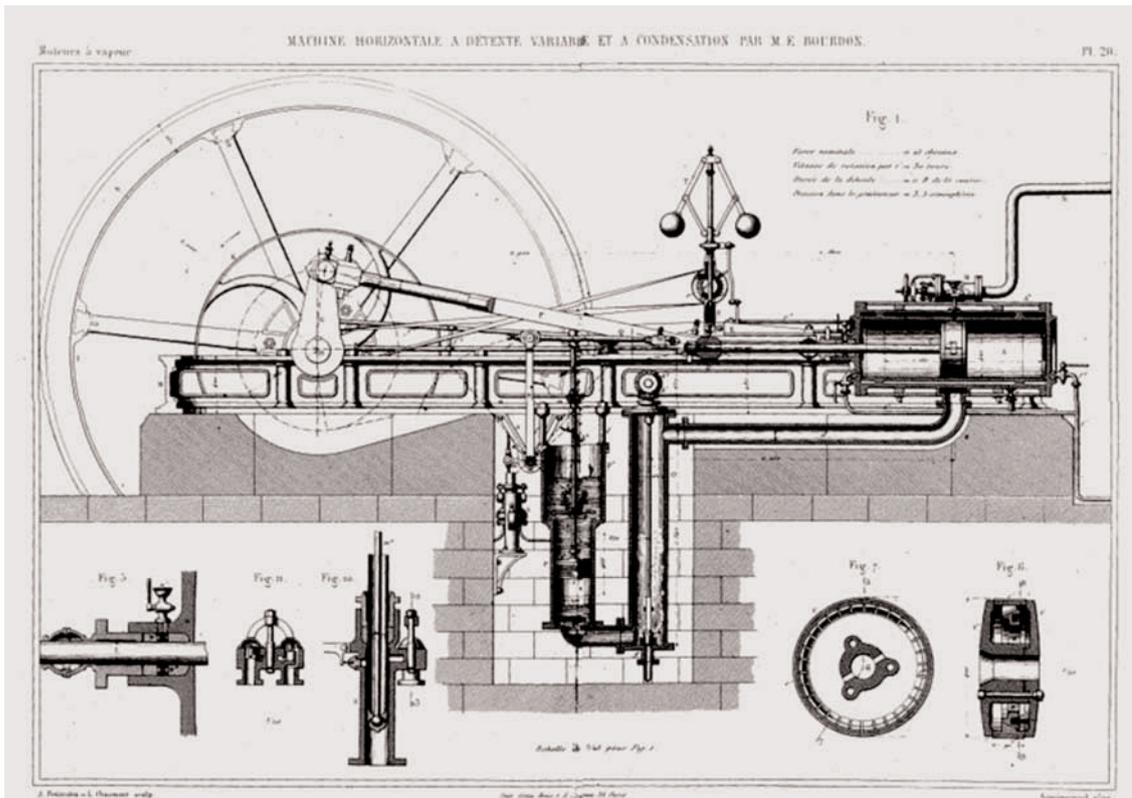
Marseille et Toulon possédaient un artisanat local du travail des métaux important : les constructions mécaniques (*Peyruc à Toulon en 1828, Falguière à Marseille en 1830*) fabriquent produits métallurgiques, appareils hydrauliques et à vapeur

nécessaires à la minoterie par exemple, ou aux raffineries de sucre. Mais, adaptées aux spécificités de ces fabriques, elles sont de petite capacité. Pour pallier les besoins accrus en technologie, liés au désir d'agrandissement et de modernisation de leurs entreprises, les entrepreneurs locaux vont faire appel à la technologie anglaise et aux techniciens anglais pour remonter les machines achetées en Angleterre, et former les ouvriers locaux.

C'est dans ce contexte que va venir Philip Taylor, en 1834, probablement à la demande de M. Marliany, propriétaire d'une minoterie pour lequel il va installer une usine au Rouet, dans les Bouches-du-Rhône.

### Philip Taylor, ingénieur à Londres

Philip Taylor est né en 1786. Peu intéressé par les études de médecine qu'il a faites et le métier de pharmacien qu'il exerce à Norwich, il a rejoint, en 1815, son frère (*ingénieur des mines*) à Londres où celui-ci est propriétaire d'une usine de produits chimiques. Taylor va y apprendre son métier et se placer dans un réseau d'intellectuels, de scientifiques et d'industriels, dont Georges Stephenson père et fils (*première locomotive à vapeur*), John Macadam (*empierrement des routes*), David Ricardo, Michael Faraday, Arago, Gay-Lussac (*dilatation des gaz*) ou encore Isambard Brunel, le concepteur du célèbre



## Machine à vapeur horizontale mise au point par Philip Taylor

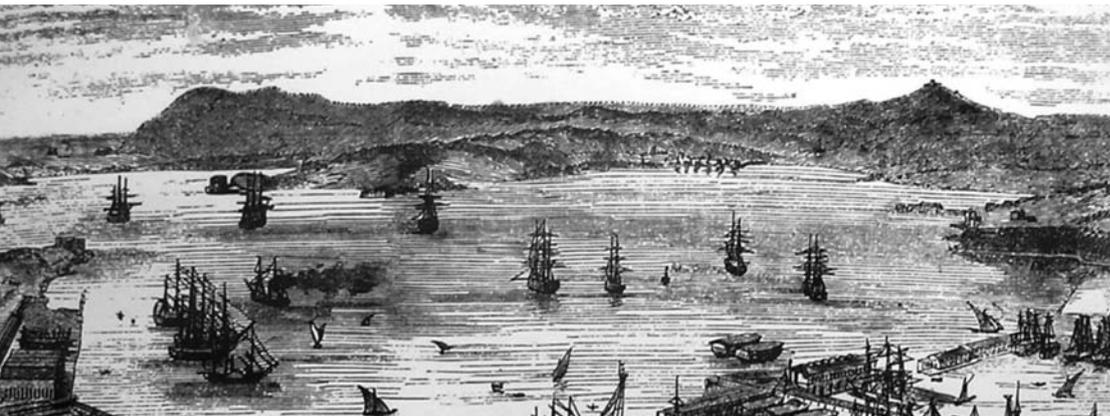
Great Eastern. Taylor découvre par ce biais un grand nombre des technologies de pointe de l'époque, en particulier dans le domaine de la vapeur. Il va d'ailleurs lui-même participer aux avancées de son temps, principalement par la mise au point d'une machine à vapeur horizontale. Celle-ci va asseoir sa renommée d'ingénieur mécanicien, bien que ce type de machine ne se généralise que plusieurs années après qu'il en a déposé le brevet en 1824. Cette machine se révélera incontournable dès 1830 avec le développement des machines mobiles : bateaux à vapeur et locomotives. Entre-temps, il est devenu entrepreneur en créant avec John Martineau, son cousin, sa propre usine de construction mécanique : chaudières pour la navigation à vapeur et moulins à sucre. Ce sont ces réalisations qui vont le faire connaître des entrepreneurs marseillais.

## Philip Taylor à Marseille

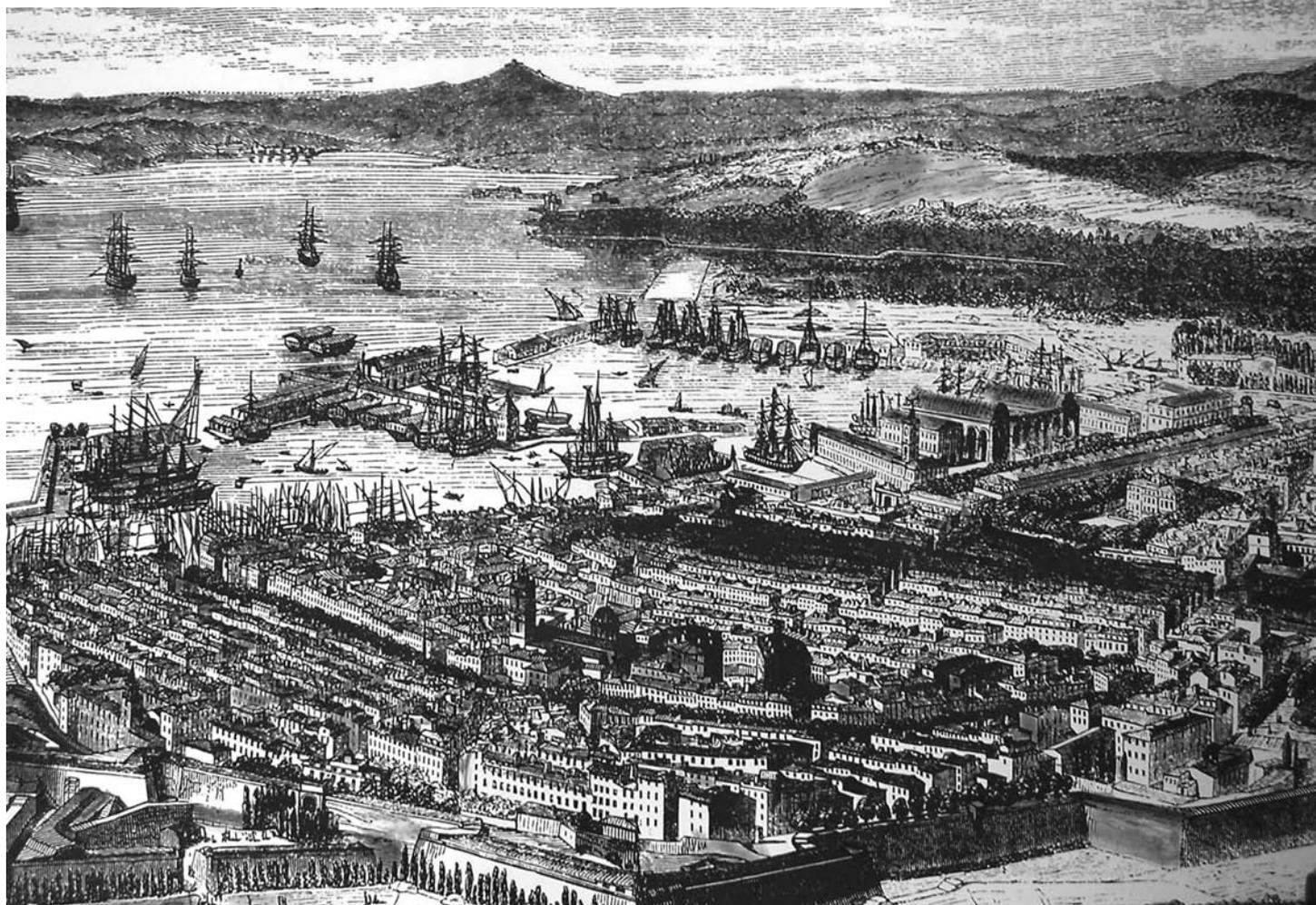
Devant les difficultés financières rencontrées dans ces affaires, Taylor et Martineau créent dans les environs de Paris une usine de machine à vapeur horizontale dont le démarrage éco-

nomique est trop lent. En 1832, Taylor a l'occasion de découvrir Marseille, grâce à la rencontre de minotiers, les Marliani, venus dans la capitale acheter des machines à vapeur en vue de moderniser leur affaire. On peut penser que les échecs successifs que connut Philip Taylor à Londres, puis à Paris le prédisposaient à chercher ailleurs une région où il pourrait enfin trouver sa place. Sa rencontre avec les Marliany et leur invitation furent probablement l'opportunité qu'il attendait. Toujours est-il qu'en 1835, il fonde dans le quartier de Menpenti à Marseille un atelier destiné à la réparation des mécanismes d'usine et des machines de marine. Cet atelier acquit rapidement une grande renommée, en particulier auprès des armateurs marseillais, qui étaient alors nombreux à se doter de navires à vapeur. Cette fois le succès est au rendez-vous.

Mais Philip Taylor avait de plus grandes ambitions. Après s'être lancé dans la fabrication de machines à vapeur, il voulut étendre encore ses activités et choisit la construction navale, principal débouché de ses machines. Il lui fallait donc un chantier naval. Où l'implanter ? Où se le procurer ? Marseille et ses environs s'y prêtaient peu, La Ciotat était déjà occupée par le chantier Benet et John Barnes. C'est alors que se présenta l'occasion de La Seyne.



La Seyne en fond de rade,

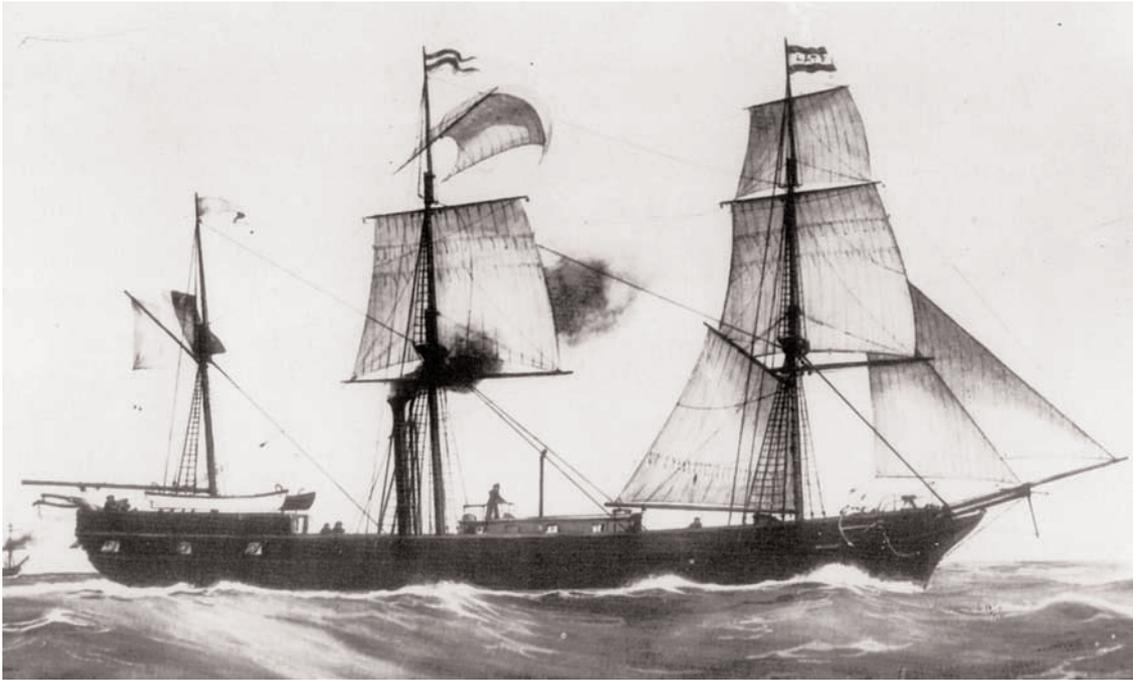


et Toulon en 1840, dessin de Letuaire

## Philip Taylor, fondateur des FCM

Les chantiers navals de La Seyne construisaient depuis quelques années des navires à vapeur. Ils ont perdu quasi simultanément leur principal commanditaire, le Lyonnais Louis Mathieu qui décida de quitter l'affaire, et leurs spécialistes de la vapeur, les frères Evans, décédés à quelques mois d'intervalle. Taylor saisit l'occasion, s'associe avec la famille Lombard qui possédait le chantier, puis le rachète en 1845. Il assume

finalement à la fois la gestion et la direction technique du chantier naval, avec il est vrai l'appui de Noël Verlaque en ce qui concerne la construction des coques. Avec le soutien de deux de ses fils, il constitue un vaste consortium, contrôlant de façon plus ou moins directe, des mines de charbon à Gardanne, des forges à La Capelette, un atelier mécanique à Menpenti, (des quartiers situés dans les faubourgs de Marseille), enfin un chantier naval à La Seyne. Taylor a ainsi effectué une concentration verticale lui permettant de construire, de A à Z, un navire à vapeur.



**Le Du Tremblay, de la voile à la vapeur**

Après avoir tenté une aventure similaire en Italie, Taylor revient à La Seyne où, en 1853, il fonde avec des banquiers parisiens, son fils, son gendre, des clients comme les frères Bazin, la Compagnie des Forges et Chantiers de la Méditerranée. Deux ans plus tard, pour faire face à des difficultés financières, Taylor cède le contrôle de la compagnie à un groupe de financiers, actionnaires du service maritime des messageries impériales, futures Messageries Maritimes. Ces hommes étaient menés par le président fondateur de cette entreprise, Armand Béhic. Après une année de transition, ils vont fonder en 1856 la Société Nouvelle des Forges et Chantiers de la Méditerranée. L'assemblée générale du 14 août 1856 précisa que les méthodes de gestion étaient à repenser, afin « *d'éviter les écueils où sont tombés les hommes honorables qui nous ont précédés* ».

L'organisation technique de la production n'était pas en cause et fut conservée telle quelle.

### **Philip Taylor, un industriel paternaliste**

D'un point de vue purement industriel, c'est à Taylor que l'on doit la répartition des tâches au sein des FCM : l'atelier de Marseille fabrique les chaudières et machines à vapeur, tandis que les chantiers navals de La Seyne construisent les coques. Il faudra attendre près d'une cinquantaine d'années pour que cette répartition change, avec la construction de l'atelier chaudière et de l'atelier mécanique à La Seyne.

Par ailleurs, Taylor a été un initiateur du rapprochement entre les chantiers de La Seyne et l'arsenal de Toulon, même si des relations entre les deux côtés de la rade existaient auparavant. L'affaire la plus emblématique est sans doute celle de l'approfondissement de

**Temple protestant bâti par les descendants de Taylor, rue Taylor**





### Bâtiment de l'ancienne poste, rue Taylor

la rade de Toulon, décidée en 1847 par le ministère de la Marine. Taylor y intervient de deux manières et y gagne sur deux tableaux. D'une part, il fournit à l'entreprise chargée des travaux les dragues, porteurs de vase et autres bateaux de servitude. Ensuite, il obtient de la Marine que les travaux d'approfondissement s'étendent jusqu'aux abords des cales de lancement du chantier naval seynois, afin que celui-ci puisse construire des bâtiments de plus fort tonnage. D'autre part, le premier navire à vapeur construit pour la marine française fut construit par les chantiers Taylor. Il s'agissait de *La Mouette*, un aviso en fer et à roue à aubes conçu par un jeune ingénieur, Dupuy de Lôme. Celui ne se doutait peut-être pas à l'époque qu'il allait plus tard diriger les FCM. Une lettre adressée par la Chambre de Commerce de Marseille au préfet des Bouches du Rhône alla jusqu'à évoquer le chantier naval de La Seyne comme d'une « succursale de l'arsenal de Toulon ». Au début du Second Empire, le Génie industriel peut louer la qualité des navires sortis des ateliers de La Seyne et de La Ciotat. Si le bilan de Taylor en tant qu'ingénieur est indéniable et remar-

quable, il en va de même des rapports excellents qu'il entretenait avec ses ouvriers. Il les réunissait chaque année lors d'un banquet qu'il donnait le jour de la Saint-Philippe. Ses ouvriers reconnaissent la justesse de son jugement pour leur travail. Partisan de la formation des ouvriers locaux, il prépare en peu de temps un nombre important de mécaniciens et d'ouvriers spécialisés qui seront, à leur tour, très recherchés et qui apporteront leur lot de brevets au monde de l'industrie métallurgique.

En 1845, il a fondé « l'association de secours pour les ouvriers malades », une caisse de secours assurant la gratuité des soins médicaux et un secours pécuniaire en cas d'incapacité temporaire ou permanente <sup>2</sup>. Cette association est conservée par la nouvelle direction arrivée en 1856, et même complétée. Ainsi en 1865 est créée une infirmerie (*l'Ambulance de l'usine*) à l'occasion de l'épidémie de choléra, c'était la « clinique des chantiers » détruite en 2005. Elle avait été l'année précédente complétée par une cantine, qui perdura également. Il avait même envisagé, à Marseille, la création d'une cité ouvrière pour célibataires, restée sans suite. Mais il est vrai que les entrepreneurs marseillais étaient plus intéressés par les progrès techniques que par les avancées sociales.

La réputation de Philip Taylor, chef d'entreprise paternaliste, était si grande qu'elle franchit la Manche : ses biographes britanniques précisent qu'on lui avait donné le surnom de « *Papa Taylor* » (en français dans le texte).

Philip Taylor reçut la légion d'honneur à titre posthume (comme *Barnes à La Ciotat*), et, alors que le souvenir des ingénieurs anglais s'est perdu à Marseille et La Ciotat, une rue de La Seyne porte son nom. ■

Philip Taylor reçut la légion d'honneur à titre posthume (comme *Barnes à La Ciotat*), et, alors que le souvenir des ingénieurs anglais s'est perdu à Marseille et La Ciotat, une rue de La Seyne porte son nom. ■

- 1 - Olivier Raveux, « *Les ingénieurs anglais de la Provence maritime sous la Monarchie de Juillet* », Provence historique, fasc 177, 1994, p. 301-320 ; « *Un ingénieur anglais à Marseille : Philippe Taylor (1786-1870)* », Industries en Provence, n° 1 : pp. 19-20 ; « *Un technicien britannique en Europe méridionale : Philip Taylor (1786-1870)* », Histoire, Economie et Société, 2 000, n° 2 : pp 253-266 ; « *Un ingénieur anglais à Marseille : Philippe Taylor (1786-1870)* », Industries en Provence, n° 1 : pp. 19-20.
- 2 - Voir Françoise Ravoux, « *La vie mutualiste aux chantiers navals de La Seyne-sur-mer au XIX<sup>e</sup> siècle* », Promémo, déc-janv 2008, n° 7, pp 7-8 et « *De la caisse de secours des ouvriers à la mutuelle d'entreprise, un développement chaotique de la protection sociale aux chantiers navals de La Seyne-sur-mer* », Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-mer, n°7, oct 2006 pp 10-16.

## *Tamaris* (extraits)

Mis en forme par Andrée Bensoussan, Yolande Le Gallo, Annick Mauri ras

Nathalie Bertrand , à notre demande, a présenté le *Tamaris* de George Sand, roman r dit  par l'association MALTAE, et qu'elle a annoté <sup>1</sup>. Nous voulions rendre hommage à la femme, à la romancienne qui est à l'origine de la future station touristique de Tamaris conçue et promue une vingtaine d'années plus tard par Michel Pacha. Mais par-delà cet hommage, nous voulions proposer une visite de Tamaris avec le regard si aigu de l'artiste. George Sand qui n'a séjourné que trois mois à Tamaris - du 19 février au 29 mai 1861 - nous aide à mieux voir, aimer et défendre ce paysage comme un patrimoine. Aussi avons-nous sélectionné les extraits concernant plus étroitement Tamaris et ses abords immédiats.

Nous avons inclus les passages concernant le point de vue critique de la dame de Rohant sur les Provençaux et ce qu'elle considère comme leur manque de goût esthétique. Lors de sa parution, ce roman a scandalisé les Provençaux. Un article paru dans le journal le Toulonnais du 15 septembre 1863 qualifie Tamaris « *d'œuvre de parti pris, d'un esprit de dénigrement systématique arrêté* ». Pour l'auteur de l'article « *ce livre est une véritable injustice* ».<sup>2</sup>

Pour nous ce regard sans complaisance donne encore plus de prix à son enthousiasme pour la beauté de Tamaris, qui était alors un lieu sans aucun prestige pour les contemporains.

### « *Ce nom précieux de Tamaris* »

« *L'endroit s'appelle Tamaris. C'est un des quartiers qui enserrant le petit golfe du Lazaret, à une lieue de Toulon à vol d'oiseau. Ce nom précieux de Tamaris est d  à la présence du tamarix narbonnais, qui croît spontanément sur le rivage, le long des fossés que la mer remplit dans ses jours de colère. L'arbre n'est pas beau : battu par le vent et tordu par les flots, il est bas, noueux, rampant, échevelé ; mais au printemps, son feuillage grêle, assez semblable d'aspect à celui du cyprès, se couvre de grappes de petites fleurs d'un blanc rosé qui rappellent le port des bruyères et qui exhalent une odeur très douce. Une de ces grappes prise à part ne sent rien ou presque rien ; la haie entière sent bon. Il en est ainsi de la véritable bruyère blanche arborescente, qui, au mois d'avril, embaume tous les bois du pays* ».<sup>3</sup>



**Tamaris  
sur l'allée  
des Sablettes**





**La vue sur le Lazaret : « Je n'avais rien trouvé de plus beau sur les rivages de Naples et de Sicile »**

### La ruralité maritime

*« Le terrain de la plage qui se prolongeait vers le sud était plat et coupé d'une multitude de cultures à peu près semblables : des plantations d'oliviers et de larges sillons de céréales hâtives et souffreteuses »<sup>4</sup>.*

*« A travers les tiges élancées des arbres, de magnifiques échappées de vue sur la mer, les golfes et les montagnes : au nord, une colline boisée qui dépassait la cime plus éloignée du Coudon, une belle masse de calcaire blanc et nu brusquement coupée en coude, comme son nom semble l'indiquer ; à l'est, des côtes ocreuses et chaudes festonnées de vieux forts dans le style élégant de la Renaissance ; puis l'entrée de la petite rade de Toulon [...] puis la grande rade, s'enfonçant à perte de vue dans les montagnes et finissant à l'horizon par les lignes indécises de la presqu'île de Giens et les masses vaporeuses des îles d'Hyères [...] Je restais un instant comme en extase ; je n'avais rien trouvé de plus beau sur les rivages de Naples et de Sicile »<sup>5</sup>.*

### Le cap Sicié vu des Sablettes

*« [...] Le cap Sicié est bien clair. Quelle grande vue vous plaît-elle autant que celle de l'est ?*

*- Non. Elle est plus grande, puisque l'horizon maritime est sans bornes, et elle paraît plus petite.*

*- Vous avez raison ; elle a des lignes trop plates, et le baou (rocher) bleu, vu d'ici, a de vilaines formes. A gauche, au sud-ouest c'est très beau, la haute falaise, et la plaine qui nous sépare est bien jolie au lever du soleil »<sup>6</sup>.*

### Falaises vues de Notre-Dame-du-Mai



## Le fort Napoléon, ancien fort Caire

« [...] Nous passâmes au pied du Fort Napoléon, l'ancien fort Caire, dont la prise assura celle de Toulon et fut le premier exploit militaire et stratégique du jeune Bonaparte en 93. Je ne pus résister au désir de gravir les talus rocheux qui nous séparaient du fort à travers les chênes-lièges, les pins et les innombrables touffes de bruyère arborescente qui commençaient à ouvrir leurs

panaches blancs. Nous atteignîmes le sommet de la colline, et je contemplai une autre vue moins gracieuse, mais plus immense que celle de Tamaris, toute la chaîne calcaire des montagnes de la Sainte-Baume, la petite rade de Toulon, et la ville en face de moi, à l'ouest une échappée sur les côtes pittoresques de La Ciotat [...] Un sentier tracé par des troupeaux dans le fourré nous conduisit à une palombière. Dix pas plus loin, pénétrant à tour de bras à travers des buissons épineux, nous suivîmes les débris d'un four à boulets rouges et les buttes régulières bien apparentes de la fameuse batterie »<sup>7</sup>.

## La batterie des hommes sans peur : la défense du patrimoine

« - Vous me disiez donc que la fameuse batterie était abandonnée ? Je savais cela. J'y ai été, comme vous, à l'aventure, et j'ai vu avec chagrin que le caprice de la pioche du propriétaire peut la faire disparaître d'ici à demain. Les antiquaires cherchent avec amour sur nos rivages les vestiges de Taurëntum et de Pomponiana ; on a écrit des volumes sur le moindre pan de muraille romaine ou sarrasine de nos montagnes, et vous trouveriez difficilement des détails et des notions topographiques bien exactes sur le théâtre d'un exploit si récent et si grandiose ! Aucune administration, aucun gouvernement, même celui-ci, n'a eu l'idée d'acheter ces vingt mètres de terrain, de les enclore, de tracer un sentier pour y conduire, et de planter là une pierre avec ces simples mots : Ici reposent les hommes sans peur ! »<sup>8</sup>



**Le fort Napoléon**

## La forêt de Janas dite de la *Bonne Mère*

« [...] J'arrivais dans la forêt dite de la Bonne Mère ; au pied des montagnes qui terminent le promontoire au sud. Bien que le centre de la presqu'île forme un plateau assez élevé, les chemins sont si ravinés et si encaissés, qu'un piéton se fait peu d'idée du pays qu'il traverse. Un seul point sert toujours à l'orienter : c'est la montagne conique de Six-Fours, qui porte les ruines pittoresques d'une ville à peu près abandonnée. Je m'étonnai de trouver dans un pays si pauvre et si négligé une entrée de forêt dont le terrain, propre et battu, ressemblait à une immense salle de bal champêtre.

## La forêt de Janas



- Vous ne vous trompez pas, me dit la marquise, c'est ici une salle de bal dans un désert. Cette petite fabrique blanche que vous apercevez là-haut dans les nuages est une des mille chapelles que les marins de tous pays ont nommées Notre-Dame-de-la-Garde. Dès le 1<sup>er</sup> mai, les processions commencent, et toute la population y afflue le dimanche. Les dévots montent à la chapelle, et reviennent boire et danser ici avec ceux qui ne font pas le pèlerinage, mais qui ne manquent pas la fête ».<sup>9</sup>

« [...] La forêt était très belle. [...] Des pins élancés, droits comme des colonnes, couvraient d'ombre et de fraîcheur le vallon et la pente. Tout au fond, et rasant le bord de l'autre versant, coulait un petit ruisseau. Une profonde clairière traversée d'un chemin sinueux, s'ouvrait à notre droite, et devant, un autre chemin qui coupe en longueur toute la forêt en remontant le ruisseau devait nous conduire au véritable désert. [...] Des herbes folles, des plantes aromatiques se pressent sur ses marges, comme si elles voulaient se hâter de tout boire avant l'été, qui dessèche tout. Les pins sont beaux pour des pins de Provence : protégés par la falaise qui forme autour de la forêt un amphithéâtre assez majestueux, ils ont pu grandir sans se tordre ».<sup>10</sup>



**Un sentier au coeur de la forêt de Janas**



**La chapelle de Notre-Dame-du-Mai**

### **Depuis la chapelle de Notre-Dame-du-Mai**

« Au pied de la chapelle, le précipice est vertigineux. On plonge à pic et parfois en encorbellement sur la mer. La paroi est très belle : des brisures nues traversées par des veines de végétation obstinée, des arbres nains, des astragales en touffes énormes, des arbousiers et des asphodèles qui s'accrochent avec une rage de vie à d'étroites terrasses de sable et de racines prêtes à crouler avec les assises qui les portent. C'est un spectacle désordonné, une fantaisie vraiment grandiose. [...] A notre gauche, le cap Sicié précipitait dans la mer son profil sec et dentelé en scie, d'une hardiesse extrême ; à droite, la falaise boisée arrondissait peu à peu l'âpreté de ses formes et s'en allait en ressauts élégants jusqu'à la plage de Bruscat et aux îles. En face, il n'y avait plus que la mer. »<sup>11</sup>

### **Le val de Fabrégas et le baou rouge**

« [...] On me dit qu'il ne fallait point passer le baou, mais regarder sur ma droite l'ouverture du val de Fabrégas. Je passai le fort blanc, puis un autre fort ruiné, et, par des sentiers d'un mouvement hardi, tantôt dans les pinèdes, tantôt sur la falaise rouge [...]. Ces rainures dans la montagne, qu'on appelle trop pompeusement en Provence des vallons, sont produites par l'écoulement des pluies dans les veines tendres du roc dans les schistes désagrégés. Le ruisseau est à sec huit mois de l'année ; mais il suffit qu'il ait amené quelques mètres de terre meuble, pour que la végétation et un peu de culture s'en empa-

rent. [...] Le baou rouge est bien nommé. La pierre et la terre y sont d'un rouge très sombre à teintes violacées. Une forêt de pins maritimes, maigres et tordus par le vent, l'enveloppe de la base au sommet ; mais les buissons de chêne coccifère, de globulaires en broussailles, ainsi que les cistes, les romarins et les lavandes, donnent de la grâce et de la fraîcheur aux éclaircies ».<sup>12</sup>

## Les rives austères du littoral toulonnais

« Ces rives austères, hardiment festonnées de la région toulonnaise, ne paraissent pas de petits accidents en face de la mer incommensurable, car ces festons sont des golfes et des rades d'une étendue majestueuse et d'une grâce de contours parfaite. Leur grâce a cela de particulier qu'elle n'est jamais empreinte de mollesse ; partout des falaises puissantes font



Les falaises grises

ressortir les plages adoucies, et partout le dessin trouve le moyen d'être imprévu en restant logique. [...] J'arrivai à une petite anse de sable à revers du cap Sicié, au pied d'une muraille de schistes ébréchés et redressés verticalement. Le lieu où je me trouvais était sinistre [...]. Une végétation dure, tordue et noire, des passerines et des staticées desséchées par le vent salé, tapissaient les flancs inférieurs de cette espèce de prison. Devant moi, de grosses roches anguleuses, pics sous-marins plongés à demi dans le flot et à demi dans le sable, s'enlevaient en blanc livide sur le bleu ardoisé de la mer. Je remarquai rapidement l'horreur de cette retraite, qui n'avait même pas tenté les oiseaux du rivage ».<sup>13</sup>

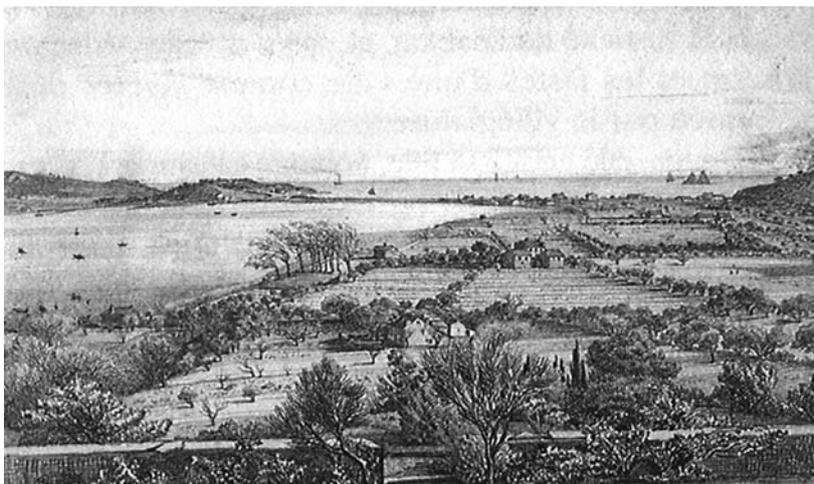


Dessin de Maurice Sand, le fils de George Sand

## La bastide provençale

« Les Provençaux sont fiers de leurs bastides, parce qu'ils ont les matériaux à discrétion, et que leurs yeux ne sont jamais attristés par les chaumes moussus et les pignons pittoresques du vieux temps français. [...] Soit : l'économie est une nécessité qui ne se discute pas ; mais le goût est autre chose, et celui des Provençaux, toujours entiché de la tradition romaine de la décadence, s'est vengé de la pénurie de sculpture par une atroce peinture imitant de la façon la plus grossière les angles en pierre de taille, les cordons d'architecture en saillie, et les reliefs d'encadrement des ouvertures. De plus, comme on est sous le ciel de la couleur, il en faut mettre partout, et les maisons sont badigeonnées des tons les plus faux ou les plus criards. C'est beaucoup quand on s'en tient au jaune d'ocre sale, qui est le moins prétentieux. Quant aux reliefs, sous prétexte d'imiter les marbres antiques, ils sont d'un vert désolé ou d'un rouge féroce. [...] Prétention et misère, c'est le caractère de toutes ces maisons ; or, toute maison est comme le vêtement d'une pensée ou la révélation d'un instinct. La Provence possède à profusion la plus belle pierre à bâtir qui existe, un calcaire gris ou bleuâtre qui a la finesse de grain et la densité du marbre. Les yeux indigènes ont horreur de ce beau produit de la nature [...] Sous un ciel généralement pur et sur un sol désastreusement sec, elle est une éponge salpêtrée qui trouve moyen de ne jamais sécher [...] Pauvre charmant paysage, qu'as-tu donc fait à l'homme barbare de ces contrées ? »<sup>14</sup>

## Dessin de Maurice Sand Les Sablettes vues de sa chambre



## L'homme provençal

« [...] L'austérité des montagnes de Provence semble un milieu impossible pour cette race<sup>15</sup> éminemment matérialiste et portée à l'activité de la vie pratique. Le Provençal est poète à la manière des Italiens : tout est image pour lui, et son langage figuré, orné de comparaisons et de métaphores, prouve qu'il subit la contemplation à l'état de rêverie ; il a besoin de réagir contre la nature, et quand elle réagit sur lui, il doit être écrasé. »<sup>16</sup>



**La villa Sand,  
ancienne bastide  
transformée en  
villa en 1900**

### George Sand, la botaniste

« Dans la campagne, loin des routes, qui sont empestées par les ruisseaux noirs et gras des moulins à huile d'olive, les collines étaient embaumées par les siméthides délicates, par des buissons de cytise épineux et de coronille-jonc, et par les tapis de coris rose, cette jolie plante méridionale qui ressemble au thym, mais qui sent la primevère, souche de sa famille. Des abeilles,

butinant sur ces parfums sauvages, remplissaient l'air de joie. Des lins charmants de toutes couleurs, des géraniums rustiques, des lisérons mauves d'une rare beauté, de gigantesques euphorbes, de luxuriantes saponaires ocymoïdes, des silènes galliques de toutes les variétés et des pailionacées à l'infini s'emparaient de toutes les roches, de toutes les grèves, de tous les champs, de tous les fossés. C'était fête partout et fête effrénée, car elle est courte en Provence, la fête du printemps ! Entre les tempêtes de mars-avril et les chaleurs de mai-juin, tout s'épanouit et s'enivre à la fois d'une vie exubérante et rapide ».<sup>17</sup>

Au terme de cette balade dans Tamaris, selon les propos d'Odile Jaquemin dans la préface, « on se plaît à la conscience de partager avec la romancière, à plus d'un siècle et demi de distance, une même connivence du paysage ».<sup>18</sup>

« Le Coudon est beau sous toutes ses faces... A qui aura lu le roman de Tamaris, la petite phase de George Sand admirant le Coudon résonnera à chaque trajet, sur l'autoroute qui mène de Hyères à Toulon [...]

Cette ruralité maritime, si présente dans le roman, et ces liens de complémentarité tissés entre la mer, la ville, la campagne et la forêt, sont encore aujourd'hui tangibles dans certains lieux du littoral varois : les canniers du rivage, la forêt de Janas [...] Permettre qu'il soit encore possible dans le futur, de « sentir le vent dans des canniers sauvages au bord du rivage » ou inviter à « prendre le frais sur les places ombragées, sous les platanes » n'est-elle pas la chose aussi importante que de protéger de l'étalement urbain les silhouettes des charmants villages perchés de Provence ? » ■



- 1 - George Sand, Tamaris, ed MALTAË, 2006
- 2 - idem, préface de Nathalie Bertrand, p.17
- 3 - Ibid, p. 28-29
- 4 - Ibid, p. 31
- 5 - Ibid, p. 31-32
- 6 - Ibid, p. 72
- 7 - Ibid, p. 36- 37
- 8 - Ibid , p. 39-40
- 9 - Ibid, p. 74-75
- 10 - Ibid, p. 74-76
- 11 - Ibid., p.78
- 12 - Ibid., p. 89-90 et p. 92
- 13 -Ibid, p. 126 et p. 204
- 14 - Ibid, p. 44-45 et voir l'article de Joséphine Moretti dans cette même revue
- 15 - Ce terme de race était employé couramment dans le langage de l'époque sans connotation particulière.
- 16 - Ibid, p. 125-126
- 17 - Ibid, p. 163
- 18 - Ibid, p. 9

# Bibliographie

- Maurice Agulhon** *La vie sociale en Provence intérieure au lendemain de la Révolution.* – Société des études robespierristes, 1970
- Association Histoire et Patrimoine seynois** *Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer*, n° 3 2002, n°6, 2005, n°7, 2006
- Marius Autran** *Images de la vie seynoise d'antan. L'isthme des Sablettes au fil du temps*, tome 6. – imprimerie Manugraph, 1997
- Marius Autran** *Images de la vie seynoise d'antan*, tome 2. – GRAICHS édition, 1988
- Louis Baudoin** *Histoire de La Seyne-sur-Mer.* – A compte d'auteur, La Seyne-sur-Mer, 1965
- Nathalie Bertrand** *Tamaris, entre Orient et Occident.* – Actes Sud, 2003
- Jean-Lucien Bonillo** (direction) *Fernand Pouillon, architecte méditerranéen.* – Imbernon, 2001
- Philippe Dubois, Magali Thomas** *Une mairie communiste : la municipalité Toussaint Merle à La Seyne-sur-mer.* – Maîtrise histoire, Aix-Marseille 1, 1996
- Alain Faragou** *Le Parc Fernand Braudel. La Seyne-sur-mer.* - Edisud, 2001
- Igor Fédoroff, Yvette Roché** *Au fil du Béal. Autres temps*, Marseille, 1999
- Julien Gomez-Estienne, Pascal Monforté** *Sablettes-les-bains : histoire d'une station balnéaire.* La Nerthe, 2004
- Roger Livet** *Habitat rural et structures agraires en Basse-Provence.* – Ophrys, 1962
- Lucas Martinez** *Aspects des relations entre la société des Forges et Chantiers de la Méditerranée et l'arsenal de Toulon (1856-1900).* – Maîtrise histoire, université de Nice, 2003
- Michèle Perrin** *Cadre de l'évolution urbaine et des problèmes d'aménagement à La Seyne-sur-Mer.* – Mémoire de DEA, Aménagement urbanisme Aix-Marseille 1, 1985
- Fernand Pouillon** *Les pierres sauvages.* – Seuil, 1973
- Benoist Quiviger** *Fernand Pouillon et le hameau des Sablettes 1950-1953, La Seyne/Mer-Var. L'histoire comme matériau du projet.* Mémoire en architecture, EAML, 2005
- Olivier Raveux** « Les ingénieurs anglais de la Provence maritime sous la Monarchie de Juillet », *Provence historique*, n°177, 1994
- Olivier Raveux** « Un technicien britannique en Europe méridionale : Philip Taylor (1786-1870) », *Histoire, Economie et Société*, 2000, n° 2
- Yves Rinaudo** *Les vendanges de la République : une modernité provençale. Les paysans du Var à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.* - PUF, 1982
- George Sand** *Tamaris.* - Association « Mémoire à lire, territoire à l'écoute », 2006

**Regards** n°8  
sur l'**histoire**  
de **La Seyne-sur-Mer**

Association  
**Histoire et Patrimoine Seynois**

BP 10315  
83 512 La Seyne-sur-Mer  
☎ 04 94 74 98 60  
[www.histpat-laseyne.net](http://www.histpat-laseyne.net)

Directrice de publication  
**Yolande Le Gallo**

Comité de rédaction  
**Andrée Bensoussan - Philippe Dubois**  
**Aline Grellet - Yolande Le Gallo**  
**Françoise Manaranche - Lucas Martinez**  
**Joséphine Moretti**

Comité de relecture  
**Christian Carret - Yolande Le Gallo**  
**Maurice Oustrières**

Maquettiste  
**Christian Carret**

Imprimerie  
**Diagonale**  
La Valette  
☎ 04 94 20 11 50

**ISSN 1637-889X**